N° 53. FÉVRIER 1924

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Les tentations du monde

« Malheur au monde à cause de ses « scandales! » (Math. XVIII, 7.)
« N'aimez point le monde, ni les choses « qui sont dans le monde. Tout ce qui « est dans le monde, la concupiscence de « la chair, la convoitise des yeux, l'or- « gueil de la vie, ne vient pas du Père, « mais vient du monde. Le monde entier « est soumis au Malin. » (I Joan., II, 15-16; V, 19.)

Qu'est-ce que le monde?

Si la vie des hommes, même chez les croyants, n'est pas ce qu'il faudrait qu'elle fût pour arriver au salut, la raison doit se chercher, nous dit le P. Faber, dans l'influence de l'esprit du Monde. « Le péché est une explication partielle, le grand secret gît dans l'esprit du Monde. C'est là la principale force perturbatrice, la première puissance ennemie (1). » Le fait est qu'il est l'auxiliaire le plus

(1) P. Faber, *Le Créateur et la créature*, liv. III, chap. III.

précieux du diable. « L'incarnation de Satan, affirme le P. Monsabré, son ministre à mille têtes, son Église, l'assemblée de ses fidèles, c'est le monde (1). »

Mais ce monde qui est ennemi et qui tente, qu'est-il ?

De toute évidence, il ne peut être ce que le langage courant désigne sous ce nom. Ce n'est pas l'univers visible qui a été fait par le Verbe, « *et mundus per Ipsum factus est* (2) ». Après l'avoir créé, Dieu, dit la Genèse, vit tout ce qu'il avait fait, « et voici, cela était très bon : *et erant valde bona* (3) ». Ce n'est pas davantage l'universalité des hommes, la société humaine prise en elle-même. Cette société vient aussi de Dieu, elle est son œuvre. C'est d'elle qu'il forme son Église, celle d'ici-bas d'abord, puis celle du ciel. Ce monde-là, « Dieu l'a tant aimé qu'il lui a donné son Fils unique : *sic enim Deus diligit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (4) ».

Qu'est alors le monde tentateur, celui que Jésus a maudit (5), pour lequel il ne prie pas? (6)

Nous pouvons le caractériser avec justesse en l'appelant la Cité du mal, ou, si l'on préfère, la mise en commun, l'organisation des forces du péché (7). C'est moins une masse d'hommes (8) qu' « une sorte d'esprit qui s'est

(1) P. Monsabré, *Retraite pascale*, 1877 : Le monde.
(2) Joan., I, 10.
(3) Gen., I, 31.
(4) Joan., III, 16.
(5) Math., XVIII, 7.
(6) Joan., XVII, 9.
(7) Cf. Mgr d'Hulst, *Retraite pascale 1894* ; mercredi saint : Le monde.
(8) « Ce serait donc une erreur grossière d'identifier le monde avec les pécheurs, puisque Jésus-Christ est venu sauver les pécheurs et qu'il réprouve le monde. Autre chose est pécher, et autre chose poser en principe que l'on peut et que l'on doit pécher. Le monde, ce ne sont pas ceux qui pèchent, mais ceux qui enseignent qu'il faut pécher et qu'on peut impunément le faire. » (Ribet, *L'Ascétique chrétienne*, chap. XV.)

dégagé de la création désobéissante, comme si les résultats et les conséquences de tous les péchés qui furent jamais, étaient restés dans l'atmosphère, et l'avaient chargée de miasmes imperceptibles, mais d'une formidable puissance. Il ne peut être une personne, et cependant il semblerait qu'il possède une intelligence et une volonté assez consistantes pour indiquer ce qui paraîtrait être une parfaite conscience de soi-même (1) ».

Si l'on veut une description plus étendue, disons que le monde est cet ensemble d'idées, de jugements, de sentiments, de maximes, d'espérances, de craintes, de désirs, de regrets, de rêves qui entourent l'âme, l'enlacent, s'amoncellent autour d'elle, et, petit à petit, lui voilant l'œil de Dieu, qu'elle s'était habituée à voir, lui cachent le ciel et l'éternité vers lesquels elle marchait, et ne font miroiter autour d'elle que ce qui se voit, se compte et se pèse. — Le monde, c'est la vie, la santé, la gloire, la beauté, les richesses, la famille, la patrie, la vertu elle-même, séparées de Dieu leur auteur et leur fin, regardées et recherchées comme les vrais biens et la fin dernière de l'homme. — Le monde, c'est ce qui enlève à l'âme le désir des choses divines, pour mettre à sa place le désir des choses terrestres et sensuelles.

Après cela l'on voit combien il importe de distinguer entre monde et monde. C'était déjà le souci de l'antiquité chrétienne. « Il y a monde et monde, écrit saint Augustin, comme il y a maison et maison. On entend par maison l'édifice, et par maison encore les habitants. « Le monde a été fait par lui » (Joan., 1, 10) désigne donc la demeure et les habitants; « et le monde ne l'a pas connu » (1, 10) désigne uniquement les habitants (2). » Pas tous les habi-

(1) P. Faber, *op. cit.*
(2) S. Augustin, Serm. 342, n° 3.

tants cependant, car il y a « le monde méchant et le monde honnête ». Le monde mauvais c'est la multitude d'hommes pervers qui sont répandus sur toute la surface de la terre. C'est de ce monde-là qu'il est dit : « et le monde ne l'a pas connu » et « que le démon est prince de ce monde » (Joan., XII, 31). Le monde honnête, c'est le ciel et la terre, et tout ce qui a été créé par le Verbe, dont il est écrit : « Le monde a été fait par lui. » Le prince de tout cela ce n'est assurément pas le démon; il n'y a d'autre prince de ce monde que celui qui l'a créé (1). »

Saint Thomas apporte les mêmes distinctions et les mêmes précisions. Il remarque que, dans la sainte Écriture, le mot *monde* est pris dans un triple sens, selon qu'on envisage son origine par voie de création ou que l'on considère tour à tour sa perfection et sa perversité (2). Puis, cette grande distinction établie, il a soin d'observer, chaque fois qu'il parle du monde constitué par les hommes, que ce monde s'entend en deux sens différents, parce qu'il y a pour les hommes deux façons d'être dans le monde, par la présence corporelle et par l'affection du cœur (3). Le mot *monde* se prendra donc en bonne part pour signifier ceux qui vivent bien ici-bas, et revêtira un sens péjoratif quand il désignera ceux que l'Apôtre appelle

(1) S. Augustin, *passim*. Cf. surtout : *Contre Julien*, ouvr. inach., liv. IV, n° 18; Disc. sur les psaumes, 2e disc. sur le Ps. 30, n° 2.

(2) « Mundus in Scriptura accipitur tribus modis. Aliquando enim ratione suae creationis : sicut ait Evangelista : Mundus per Ipsum factus est. Aliquando autem ratione suae perfectionis, ad quam per Christum pertingit, sicut illud, II Corint. 5, 19. « Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi ». Aliquando ratione perversitatis, sicut illud, I Joa., 5, 19, « totus mundus in maligno positus erat. » (Comment. in Joa. super illud, 1, 10 : « Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. »)

(3) *Sum. theol.*, IIa IIae, q. 188, a. 2, ad 3 : « Dupliciter aliquis potest esse in saeculo : uno modo per praesentiam corporalem, alio modo per mentis affectum. »

Les amis du monde, *amatores mundi*, c'est-à-dire les hommes qui vivent selon les inclinations de la chair, *homines carnaliter viventes* (1). Quant aux biens du monde, *omnes res mundanae*, ils se réduisent à trois, à savoir, les honneurs, les richesses et les plaisirs, selon ces paroles de I Joan., II, 16 : tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, — ce qui se rapporte aux plaisirs du corps, — et convoitise des yeux, — qui se porte sur les richesses, — et orgueil de la vie, — qui recherche la gloire et les honneurs (2).

Rien d'étrange, par conséquent, si Satan règne en maître sur ce monde : c'est son fief, son bien de famille; ceux qui le forment sont ses fils (3).

Dès lors, le tableau des deux cités dressées l'une contre l'autre, si éloquemment décrites par saint Augustin, revient à la mémoire, car nul doute n'est permis : il y a deux mondes parmi nous, le monde de Dieu et le monde

(1) « Mundus dupliciter accipitur. Quandoque quidem in bonum, pro his qui bene vivunt in mundo, II Cor., 5, 19. Quandoque autem in malum, scilicet pro amatoribus mundi. » (S. Thom., Comment. in Joan., c. XV, lect. IV, n. 1, super illud : « Si mundus vos odit... »)
Cf. S. Bonaventure, In Sent., lib. II, dist. 1, p. 1, art. 2, qu. 2.

(2) *S. theol.*, I^a II^ae, q. 8, a. 3, ad 4.

(3) « Vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis facere. » (Joan., VIII, 44.) — Sur quoi saint Thomas remarque : « Est princeps hujus mundi, in quantum in mundanis hominibus (scil. in amatoribus mundi) principiatur, qui toto orbe terrarum diffusi sunt. » Saint Bonaventure exprime aussi, avec une extraordinaire vigueur, ce principat du démon sur le monde. Commentant ce verset de la Sagesse, XVI, 10 : « Filios autem tuos nec draconum venenatorum vicerunt dentes », il dit : « Draco est diabolus. Venenati sunt caro et mundus, quorum fel et venenum in vino temporalis delectationis nobis propinatur. Eorum dentes sunt eorum tentationes. » (Serm. IV in dominica I Adventus.) Il reprend la même idée dans le Comment. du Ps. CXLIII, 11 : « Erue me de manu filiorum alienorum... » « Chanaan mundum significat; principes Chanaan daemones sunt. Anima ergo peccatrix, et filia et sponsa diaboli est, quae nunc et diabolo cum mundanis gaudiis adducitur. »

du diable. « Deux amours, dit le saint, ont bâti deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité de la terre; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la cité de Dieu. L'une demande sa gloire aux hommes, l'autre met sa gloire la plus chère en Dieu, témoin de sa conscience. L'une, dans l'orgueil de sa gloire, marche la tête haute; l'autre dit à son Dieu : Vous êtes ma gloire, et c'est vous qui élevez ma tête. Celle-là, dans ses chefs, dans ses victoires sur les autres nations qu'elle dompte, se laisse dominer par sa passion de commander. Celle-ci nous représente ses citoyens unis dans la charité, serviteurs naturels les uns des autres, gouvernants tutélaires, sujets obéissants. Celle-là, dans ses princes, aime sa propre force. Celle-ci dit à son Dieu : Seigneur, mon unique force, je vous aimerai. Et les sages de la première Cité, vivant selon l'homme, n'ont recherché le bien qu'en eux-mêmes, bien du corps, bien de l'âme, bien du corps et de l'âme; et ceux d'entre eux qui ont pu connaître Dieu, l'ont connu sans le glorifier comme Dieu, sans lui rendre grâces; ils se sont dissipés dans le néant de leurs pensées, et leur cœur en délire s'est rempli de ténèbres ; se proclamant sages, c'est-à-dire dominés par l'orgueil qui les exalte dans leur propre sagesse, ils sont devenus fous; et cette gloire due au Dieu incorruptible, ils l'ont prostituée à l'image de l'homme corruptible,... et ils ont préféré rendre à la créature le culte et l'hommage dus au Créateur, qui est béni dans tous les siècles. — Au sein de la Cité divine, l'unique sagesse de l'homme est la piété qui fonde le culte légitime du vrai Dieu, et en assure la récompense dans la société des saints, où les saints sont réunis aux anges, afin que Dieu soit tout en tous (1). »

(1) Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XII, chap. XXVIII.

Cf. Bossuet, Panégyrique de saint Sulpice, I^er^ point, la magnifique description des deux cités inspirée à Bossuet par cette page de saint Augustin.

Les positions sont ainsi nettement établies. Notre-Seigneur a planté son étendard dans la vaste plaine de Jérusalem. Sous ses couleurs viennent se ranger tous les Enfants de Dieu qui sont pleins de son amour et animés de son esprit. Dans la campagne embrasée de Babylone, Satan s'est assis dans une chaire élevée, toute de feu et de fumée. Près de lui s'assemblent et se groupent ses anges de l'enfer et ses fils de la terre. — Jésus dit aux siens : Aimez-vous les uns les autres; bienheureux les pauvres d'esprit, les doux, les humbles, ceux qui pleurent et ceux qui souffrent; faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous persécutent. — Satan excite sa troupe à la bataille : tout leur sera bon pour vaincre, les filets et les chaînes. Qu'ils fassent miroiter aux regards des hommes les richesses, les plaisirs, les honneurs : si la séduction demeure impuissante, qu'ils recourent aux armes (1).

La lutte est inévitable; le choc doit se produire tôt ou

(1) Cf. Exercices de saint Ignace, 2e semaine, 4e jour : Méditation des deux étendards.

Saint François de Sales a aussi tracé du camp de Satan, c'est-à-dire du monde, un tableau qui n'est ni flatté, ni flatteur : « Imaginez-vous d'être de rechef en une rase campagne avec votre bon ange, toute seule, et que, à côté gauche, vous voyez le diable assis sur un grand trône, haut élevé, avec plusieurs des esprits infernaux auprès de lui, et tout autour de lui une grande troupe de mondains, qui tous à tête nue le reconnaissent et lui font hommage, les uns pour un péché, les autres pour un autre. Voyez la contenance de tous les infortunés courtisans de cet abominable roi; regardez les yeux furieux de haine, d'envie et de colère; les autres qui s'entretuent; les autres hâves, pensifs et empressés à faire des richesses; les autres attentifs à la vanité, sans aucune sorte de plaisir qui ne soit inutile et vain; les autres vilains, perdus et pourris en leurs brutales affections; voyez comme ils sont tous sans repos, sans ordre et sans contenance. Voyez comme ils se méprisent les uns les autres, et comme ils ne s'aiment que pour des faux-semblants. Enfin, vous verrez une calamiteuse république, tyrannisée de ce roi maudit, qui vous fera compassion. » (*Introd. à la Vie dévote*, Ire partie, chap. XVIII.)

tard entre les deux armées. « Il y a, dit Bossuet, guerre déclarée entre Jésus-Christ et le monde (1). » « Il n'y a pas de remède à cela, parce que les maximes du monde sont toutes contraires à celles de Jésus-Christ. Ce que le monde estime, Jésus-Christ l'appelle folie (I Cor., III, 19). De son côté, le monde appelle folie ce qui est estimé de Jésus-Christ, comme la croix, les souffrances, les mépris (I Cor., I, 18) (2). »

Mais quel sera, dans ce duel à mort, l'ordre de bataille du monde, — car c'est lui seul qui nous occupe ici? — Le même, évidemment, que celui de Satan, son maître et son Dieu, qui l'inspire. Or, Satan a pour devise : corrompre ! Le monde l'empruntera et, pour la réaliser, il n'aura qu'à suivre son penchant naturel. Le monde, en effet, dit Tacite, est corrompu : « *corrumpere et corrumpi, hoc vocatur saeculum.* » Deux voies mènent à la corruption, la séduction et la violence. Le monde les emploiera, comme le démon les emploie.

« Le monde, dit saint Augustin, fait aux soldats du Christ une double guerre. Il emploie contre eux des caresses pour les séduire, des frayeurs pour les abattre (3). » Commentant ces paroles de Math., VI, 6 : Quand vous priez, entrez dans votre chambre, fermez la porte sur vous..., le saint Docteur dit encore : « Qu'est-ce à dire, fermer la porte? Cette porte a comme deux battants, celui de la convoitise et celui de la crainte. Ou tu convoites quelque chose de terrestre, et le diable entre par là ; ou tu crains quelque chose de terrestre, et il entre encore (4). »

(1) Bossuet, Panégyr. de saint Sulpice, II[e] point.

(2) Saint Alphonse de Liguori, *Préparation à la mort*, XXXI[e] Considérat., de la Persévérance, § II.

(3) Saint Augustin, Sermon 276, de saint Vincent, n° 2.

(4) Saint Bonaventure dit aussi : « Mundus dupliciter tentat nos : sive offerendo nobis ea quibus ad se alliciat, scilicet honores, divitias,

Les armes du monde : la violence

En réalité la violence fut la première arme qu'employa le monde contre l'Église nouvellement née du Christ. Cela devait être. L'homme aime, avant tout, sa vie, son intégrité. Pour conserver ces biens il renoncera volontiers aux biens extérieurs (1). C'est dire par là même combien la crainte de la mort est puissante. Aussi Jésus-Christ, qui pensait aux persécutions à venir, avait mis en garde ses disciples : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, *nolite timere qui occidunt corpus*. Et le démon n'allait pas tarder à constater que ceux qui ne craignent pas la mort n'ont peur de rien.

Vaincu une première fois par le Christ sur le Calvaire, il crut pouvoir prendre une facile revanche par le bras des suppôts qu'il inspire sur terre. L'histoire des persécutions des premiers siècles est assez éloquente. Il mit tout en œuvre, perfectionna ses moyens de lutte, mêla habilement aux supplices les plus cruels les promesses les plus alléchantes. Mais Dieu, cette fois encore, fut plus fort que Satan; le monde païen fut vaincu, et l'Église de Jésus-Christ s'installa triomphante sur le trône des Césars.

On dira, peut-être, que le monde n'a rien à voir avec ces persécuteurs des premiers chrétiens, monstres d'une espèce à part, presque étrangers à l'espèce humaine. « C'est là une grande erreur; les persécuteurs dont le nom nous fait horreur, c'étaient les gens comme il faut de leur temps; ils tenaient le haut bout de la société. C'étaient les

voluptates, curiositates, adulationes, et hujusmodi, sive quibus nos terreat, ut persecutiones, contumelias et similia. Utroque modo multos retrahit a Deo, quos aut amore sui, aut malo timore retinet in peccato. » (*De Profectu religiosorum*, lib. I, cap. II.)

(1) Cf. *Sum. theol.*, I^a II^ae, qu. 29, a. 3, ad 1.

empereurs, les grands pontifes, les grands possesseurs d'esclaves, les sages, les philosophes, les poètes; c'étaient quelquefois de grandes dames. C'était tout ce qu'il y avait de plus élevé dans la société. Ils étaient pénétrés de l'esprit du monde, esprit plus pervers encore à cette époque, parce que Satan régnait sans rival avant la diffusion de la grâce rédemptrice. Mais enfin, c'était le monde d'alors (1). »

Lorsque, dans les siècles qui suivirent, le vent ne souffla plus à la persécution violente, le monde recourut à une autre, « et celle-là, dit Mgr d'Hulst, nous la connaissons trop bien, nous la voyons s'exercer sous nos yeux. C'est cette persécution sournoise et hypocrite qui ne s'en prend pas au corps, qui fait le siège des âmes en les isolant de la source du bien, et qui, pour arriver à cette fin odieuse, ne recule devant aucune injustice, devant aucune oppression ; qui ne rougit pas d'exploiter contre le pauvre sa pauvreté même et de mettre à prix jusqu'aux secours de la charité officielle, en disant aux malheureux : Nous soulagerons ta faim, si tu nous vends l'âme de tes enfants (2). »

Il y a aussi la persécution du petit monde de la famille, du village, de la bourgade, qui s'exerce par la raillerie, par la moquerie, par les insinuations méchantes, par les paroles blessantes, et qui va quelquefois jusqu'aux procédés déloyaux et aux voies de fait. Ici, un père, une mère opposent à une vocation nettement divine une fin de non-

(1) Mgr d'Hulst, Retr. pascale 1894, Mercredi saint : Le monde. — « Il ne faut pas croire, ajoute-t-il, que le monde d'aujourd'hui soit meilleur. Dès que les circonstances deviennent favorables à l'emploi de la violence contre les disciples de Jésus-Christ, il se trouve aussitôt, non seulement dans les bas-fonds de la société, des bandits prêts à exécuter tous les crimes, mais aussi, dans des rangs beaucoup plus élevés, des hommes représentant le pouvoir, la science, la sagesse du siècle, pour organiser la persécution, en la colorant de prétextes qui lui permettent d'en ordonner tranquillement l'exécution. »

(2) Mgr d'Hulst, *op. cit.*

recevoir et une défense de quitter le foyer; là, les personnes pieuses sont montrées du doigt, huées, mises en quarantaine. Nous avons connu « le régime abject des fiches »; de nos jours encore de vaillants chrétiens sacrifient à leur foi une carrière ardemment aimée ou même leur gagne-pain. C'est la réalisation incessante de la grande loi posée par saint Paul : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement avec Jésus-Christ doivent souffrir persécution (1). » « Soyez persuadés, nous prévient saint Alphonse, que si vous voulez mener une bonne vie, vous serez sans relâche en butte aux railleries et aux mépris des méchants... C'est une chose inévitable, dit l'Apôtre, quiconque veut servir Dieu doit souffrir la persécution du monde. Tous les saints ont été persécutés. Qui fut plus saint que Jésus-Christ? Eh bien! le monde l'a persécuté, jusqu'à le faire mourir sur une croix (2). »

Mais pourquoi le monde persécute-t-il les disciples du Christ? Parce qu'ils ne sont pas siens. Le monde aime les siens : « *Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat diligeret* (3). » Cela est naturel ; tout être aime son semblable : « *omne animal diligit simile sibi* (4). Sur quoi saint Thomas remarque que « la raison pour laquelle le monde aime certains hommes, c'est la similitude, — c'est-à-dire une certaine unité — qui existe entre eux et lui (5). Or, il

(1) II Tim., III, 22.

(2) Saint Alphonse de Liguori, *Préparation à la mort*, XXXI[e] Considération : de la Persévérance, II.

(3) Joan., XV, 19.

(4) Eccli., XIII, 19.

(5) « Causa quare aliqui diliguntur a mundo, est similitudo (scil. unitas quaedam) eorum ad mundum. Et ideo mundus, id est amatores mundi diligunt mundi amatores; unde Dominus dicit : « Si de mundo fuissetis, id est sequentes mundum, mundus quod suum erat diligeret, sicut suos, et sibi similes. » (S. Thom., In Joan., cap. XV, lect. IV, n. 2.)

n'y a aucune ressemblance entre les disciples de Jésus et le monde, et c'est pourquoi il les hait : « *quia vero de mundo non estis... propterea odit vos mundus* (1). »

Une triple raison peut, au dire de saint Thomas, expliquer cette haine. La première est la diversité des conditions : le monde est plongé dans la mort, tandis que les saints sont dans l'état de vie, *in statu vitae* (I Joa., III, 13). C'est pour cela que les impies disent, en parlant du juste : « Il nous est même odieux à voir » (Sap., II, 15). La seconde raison se tire de ce que les hommes vertueux sont pour les méchants comme un reproche vivant. Le monde n'aime pas cette correction muette, et il hait ceux qui la lui font : « Ils haïssent celui qui les reprend » (Amos, V, 10); « Le monde me hait parce que je rends de lui le témoignage que ses œuvres sont mauvaises » (Jean, VII, 7) (2). La troisième raison c'est l'émulation du mal qui pousse les mondains à envier les justes qu'ils voient croître et multiplier dans la bonté et dans la sainteté. C'est ainsi que les Égyptiens détestaient les Israélites, dont le nombre augmentait sans cesse sous leurs yeux (Exod., I); et la Genèse nous apprend que les frères de Joseph le haïs-

(1) « Quia vero de mundo non estis », commente encore saint Thomas, « odit vos mundus, id est amatores mundi, ut eis dissimiles » — et il renvoie aux Proverbes, XXIX, 10 : « Les hommes de sang haïssent l'homme intègre », et XXIX, 27 : « Celui dont la voie est droite est en abomination aux méchants. » — Saint Thomas revient à diverses reprises sur cette question des relations des chrétiens avec le monde. On peut lire, en particulier, son commentaire sur ces paroles de saint Jean : « Mundus eos odio habuit, quia non sunt de mundo », cap. XVII, 14; lectio III, n. 6.

(2) « Le monde hait les justes, dit aussi saint Alphonse de Liguori, parce que leur vie est pour eux un reproche continuel, et qu'il voudrait voir tout le monde suivre son exemple pour ne pas sentir l'aiguillon du remords que lui cause la bonne conduite des autres. » (*Préparation à la mort*, XXXI[e] Considération : de la Persévérance § II.)

saient « parce qu'ils remarquaient que leur père l'aimait plus qu'eux » (Gen., XXXVII, 4) (1).

Bossuet a mis en relief la seconde de ces raisons : « Le monde, dit-il, veut être flatté ; le monde ne veut pas qu'on lui dise ses vérités ; le monde ne veut pas qu'on condamne ses maximes, le monde ne veut pas qu'on ne vive pas comme le monde, parce que par là on le condamne (2). » Aussi « le monde me hait parce que je lui découvre ses mauvaises œuvres. Les Apôtres, associés à la prédication du Sauveur, devaient aussi encourir la haine du monde dont ils reprenaient les crimes et les ignorances. — Le monde veut des flatteurs : on n'y voit que des complaisances mutuelles, en s'applaudissant l'un à l'autre. A quoi bon un chrétien? Il est inutile : il n'entre ni dans nos plaisirs, ni dans nos affaires qui ne sont que fraudes. « Défaisons-nous-en, disent les impies dans le livre de la Sagesse, car il nous est inutile (II, 12, 15, 16, 20) ; sa vie simple et innocente est une censure de la nôtre : il faut le faire mourir, puisqu'il ne fait que troubler nos joies (3). »

Les disciples de Jésus ne furent pas pris au dépourvu : leur Maître les avait prévenus. « Mettez-vous en garde contre les hommes, leur recommande-t-il ; car ils vous livreront aux tribunaux, et ils vous battront de verges dans leurs synagogues ; vous serez menés, à cause de moi, devant les gouverneurs et devant les rois, pour servir de

(1) S. Thom., Comment. in Joan., cap. XV, lectio IV, n. 3.

(2) Bossuet, *Méditat. sur l'Évangile* : la dernière semaine, 15e jour.

(3) Id., *ibid* : La Cène, IIe partie, 15e jour.

Le chap. II du livre de la Sagesse est célèbre ; c'est la mise en scène dramatique de la haine des impies contre les justes. « Jouissons, disent les méchants, et tuons le juste, dont la vue seule nous est odieuse, parce qu'elle nous est un vivant reproche... Il ne sert qu'à faire paraître la honte de nos pensées. Sa vue seule nous est insupportable, car sa vie ne ressemble pas à celle des autres, et ses voies sont étranges... Soumettons-le aux outrages et aux tourments, afin de connaître sa résignation et d'éprouver sa patience. »

témoignage à eux et aux païens;... alors on vous fera mourir; et vous serez haïs de toutes les nations, à cause de mon nom (1). » Bien plus, « vous serez trahis et livrés par vos parents, par vos frères, par des gens de votre connaissance, par vos amis...

Cela devait être, parce que cela est dans l'ordre; le disciple doit marcher sur les traces de son maître, « *non est servus major domino suo* ». Or, le maître a été haï, atrocement, d'une haine qui n'a été assouvie qu'après qu'elle l'eut attaché à la croix. « *Si me persecuti sunt, et vos persequentur.* » Qu'ils ne s'étonnent donc pas, qu'ils ne se scandalisent pas : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier (2), et c'est ainsi qu'ont été persécutés les prophètes qui sont venus avant vous (3). »

Cette persécution, au reste, n'aura qu'un temps et trouvera, un jour, sa récompense. « Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux! Heureux serez-vous, lorsqu'on vous outragera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement de vous toute sorte de mal à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, parce que votre récompense sera grande dans le ciel (4). »

(1) Math., x, 17-18; xxiv, 9.
(2) Joan., xv, 18.
(3) Matth., v, 12.
(4) Matth., v, 10-12. — Saint Thomas expose ainsi cette grande loi de la persécution que les justes doivent subir, parce que disciples de Jésus-Christ : « Sciendum est quod sicut omnium beneficiorum principium est amor, ita et persecutionum omnium principium est odium : et ideo Dominus praenuntiat eis (discipulis) odium futurum (Matth., 24, 9; Luc, 6, 22). Dicit ergo : Si mundus vos odit; id est futurum est quod vos odio habeat, et manifestabit odium suum persequendo vos : « Scitote quia me priorem odio habuit » : Joa., 7, 7; 15, 8. Sed est grandis consolatio justis ad fortiter sustinendum persecutiones : « Recogitate enim eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem ; ut ne fatigemini, animis

C'est là l'état violent, l'état de tension dans les rapports des hommes ; la période où, selon saint Augustin, — et de saint Thomas après lui, — « le monde persécute le monde ». Tout le monde c'est l'Église, et tout le monde hait l'Église. Le monde hait donc le monde : le monde ennemi hait le monde réconcilié ; le monde damné hait le monde sauvé, le monde corrompu hait le monde qui a été purifié (1). »

Les armes du monde : la séduction.

Mais si la haine persiste, la violence n'a qu'un temps. Instruit par lui-même, guidé par son chef qui possède l'expérience d'une guerre universelle qui dure depuis six mille ans, le monde ne tarde pas à reconnaître que la persécution ouverte n'est fructueuse que si elle est courte. Pour se débarrasser des fidèles du Christ il recourt alors à d'autres procédés : la corruption, la séduction. « Le monde exerce sur nous son empire par ses plaisirs défendus, par ses pompes et par son esprit de curiosité funeste, c'est-à-dire par tous ces biens séducteurs et dangereux qui enchaînent les amateurs des biens du siècle et les forcent à servir Satan et ses complices (2). »

Nous avons ainsi la tactique complète du monde dans

vestris deficientes, nondum enim usque ad sanguinem resististis, adversus peccatum repugnantes. » Hebr., XII, 3-4. — « Et ideo, secundum Augustinum, non debent se membra supra verticem extollere, nec recusare se in corpore esse, nolendi mundi odium sustinere cum capite. » (In Joan., cap. XV, lectio IV, n. 2.)

(1) Saint Augustin, In Joan., tract. 87, n. 2. — Saint Thomas, in Joan., cap. XV, lectio IV, n. 1 : « Sic ergo totus mundus totum odit mundum quia amatores mundi, qui sunt per totum mundum diffusi, odiunt mundum totum, id est Ecclesiam bonorum per totum mundum roboratam. »

(2) S. Augustin, *Du combat chrétien*, ch. VI, n° 6.

son œuvre dévastatrice. Tour à tour il excite le désir et la crainte, recourt à la séduction et à la violence, se sert tantôt des plaisirs et tantôt des tourments, selon les circonstances de temps et de lieu. Saint Augustin, parlant aux fidèles d'Hippone de la tentation du Sauveur, leur exposait ainsi la manœuvre du monde : « Voilà bien les plaisirs du siècle : le pain représente la concupiscence de la chair ; la promesse des royaumes, l'ambition du siècle ; l'excitation à la curiosité, la convoitise des yeux ; tout cela vient du monde, et sont ses caresses et non ses rigueurs. Le Seigneur ayant subi cette triple tentation, que dit l'Évangéliste? — « Toute tentation achevée » : toute, c'est-à-dire toute tentation propre à flatter ; car il restait encore un autre moyen de le tenter : c'était de recourir à ce qu'il y a de douloureux, de dur, de cruel, d'atroce, de plus affreux. Aussi l'Évangéliste, sachant ce qui venait de se faire et ce qui devait se faire encore, écrivit : Toute tentation achevée, le diable s'éloigne de lui pour un temps. Il s'éloigne de lui comme un serpent insidieux pour revenir à lui comme un lion rugissant (1). »

Nous connaissons le monde lion rugissant ; voyons à l'œuvre le monde serpent insidieux. De même que, par lui, Satan séduisit Ève, par lui encore il séduit aujourd'hui les fils et les filles d'Ève.

Comment parvient-il à ses fins? De deux manières : par ses maximes et par ses attraits.

Le monde est un docteur du mal, un professeur de péché (2). Il ne craint pas de se placer en opposition

(1) Saint Augustin, sermon CCLXXXIV : De Dieu nous vient la patience, n° 5.

(2) « Le monde établit des maximes : elles ont toutes leur fondement sur nos inclinations corrompues, mais le monde leur donne une certaine autorité, ou plutôt leur attribue une tyrannie contre laquelle les chrétiens n'ont pas le courage de s'élever. Ce sont comme des jugements arrêtés, et qui passent en force de choses jugées. » Bossuet, Sermon abrégé pour le Samedi de la Passion, 1er point.)

directe avec la pensée de Dieu. Il a sa sagesse à lui, qui s'élève contre la divine Sagesse. C'est ce qui fait dire à l'apôtre saint Paul que la prudence mondaine est l'ennemie de Dieu : « *Sapientia carnis inimica est Deo.* »

Mais le monde a une façon d'enseigner qui lui est propre, d'autant plus dangereuse qu'elle insinue beaucoup plus qu'elle n'affirme. « Considérez, je vous prie, dit Bossuet, de quelle sorte le monde vous persuade. Ce maître dangereux n'agit pas à la mode des autres maîtres : il enseigne sans dogmatiser; il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer dans le cœur sans qu'on y pense. Ainsi il ne suffit pas de lui opposer des raisons et des maximes contraires, parce que cette doctrine du monde s'insinue plutôt par une insensible contagion, que par une instruction expresse et formelle. Tout ce qui se dit dans les compagnies nous recommande ou l'ambition sans laquelle on n'est pas du monde, ou la fausse galanterie sans laquelle on n'a pas d'esprit; l'air même qu'on y respire n'imprime que plaisir et vanité. Ainsi nous n'avançons rien de n'avaler pas tout à coup le poison du libertinage, et cependant nous le suçons peu à peu, si nous laissons gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion, qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes (1). Tout nous gâte, tout nous séduit. Tantôt une raillerie fine et ingénieuse, tantôt une peinture agréable d'une mauvaise action impose

(1) « Comme le soleil commande au lis d'être blanc et à la rose d'être rouge, et est obéi sans effort par les arbustes plantés côte à côte, dans le même sol et à la même exposition, ainsi l'esprit du monde donne à nos différentes actions la couleur, la forme et la senteur, sans que nous puissions reconnaître par quelles voies il nous pénètre si intimement. La puissance du magnétisme sur une volonté rebelle est une image exacte du pouvoir que l'esprit du monde exerce sur nous. Il agit comme la grâce, seulement il en est tout l'opposé. » (P. Faber, *le Créateur et la créature*, liv. III, chap. III.)

doucement à notre esprit. Ainsi... les âmes les plus innocentes prennent quelque teinture du vice et des maximes du siècle ; et recueillant le mal de-çà de-là dans le monde comme à une table couverte de mauvaises viandes, elles y amassent aussi comme des humeurs peccantes les erreurs qui offusquent notre intelligence. Telle est à peu près la séduction qui règne dans le monde ; de sorte que si nous demandons à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans le monde : « Tout, nous répondra ce grand homme, jusqu'à l'air, qui est infecté par tant de mauvais discours, par tant de maximes antichrétiennes (1). »

A la base de l'enseignement corrupteur du monde, saint Thomas a placé la fausse philosophie. « Veillez, dit-il, à ce que personne ne vous trompe par la philosophie et la vaine sagesse du monde (2)... Un homme peut être induit en erreur d'une double façon par cette sagesse : tantôt par les principes réels de la philosophie, et tantôt par les raisonnements sophistiques. L'apôtre nous apprend à éviter les uns et les autres : « *Ne quis vos decipiat* » : Que personne ne vous trompe, à savoir par la philosophie. « *Sapientia tua et sapientia haec decepit te* (3). » Beaucoup, en effet, ont été trompés par elle et ont fait naufrage dans la foi. « *Stultus est factus omnis homo a sapientia sua* (4). »

Aussi Notre-Seigneur a-t-il mis en garde contre les docteurs de cette fausse science : ils ont toutes les apparences

(1) Bossuet, Sermon pour le IV^e^ dim. de l'Avent, 1^er^ point — et pour le I^er^ dim. du Carême, 1^er^ point.

(2) « Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam, secundum traditionem hominum, secundum elementa mundi, et non secundum Christum. » (In Coloss., II, 8.)

« Comme un mal parasite, l'esprit du monde se fixe sur les parties faibles de l'homme, attaquant aussi bien l'esprit que la chair, mais plus particulièrement le premier. » (P. Faber, *op. cit.*)

(3) Isai., XLVII, 10.

(4) Jerem., X, 14,

de la sagesse, non la réalité, car cette sagesse n'est pas celle de Dieu ; elle sort d'eux-mêmes et est vaine ; c'est pour cela qu'elle est trompeuse (1).

Voilà la sagesse du monde. Elle rapetisse à sa taille, rabaisse à son niveau tout ce qui s'élève au-dessus d'elle. Dieu, le monde surnaturel, les merveilles de la grâce, tout cela n'existe qu'autant qu'elle le veut bien, et dans la mesure où elle le permet. Or, — et ceci est à noter, — la fausse philosophie ne se cantonne pas dans le domaine de la pure spéculation ; pour atteindre jusqu'aux classes les plus infimes elle se fait vulgarisatrice et ne dédaigne pas de descendre des hauteurs de la pensée aux détails de la vie de chaque jour. « La cause des maux qui nous accablent, comme de ceux qui nous menacent, écrivait Léon XIII dans son encyclique *Æterni Patris* (4 août 1879), consiste en ce que des opinions erronées sur les choses divines et humaines se sont peu à peu insinuées des écoles des philosophes, d'où jadis elles sortirent, dans tous les rangs de la société, et sont arrivées à se faire accepter d'un très grand nombre d'esprits. Comme, en effet, il est naturel à l'homme de prendre pour guide de ses actes sa propre raison, il arrive que les défaillances de l'esprit entraînent facilement celles de la volonté ; et c'est ainsi que la fausseté des opinions qui ont leur siège dans l'intelligence influe sur les actions humaines et les vicie. »

(1) « Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos in vestimentum ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces. » (Matth., VII, 15.) Saint Thomas décrit ainsi la séduction des faux prophètes : « Qui seducit oportet habere aliquid apparens et aliquid non existens. Principium apparentiae est duplex, id est auctoritas philosophorum ; aliud est adinventio rationis, quando scilicet aliquis vult metiri ea quae sunt fidei, secundum principia rerum, et non secundum sapientiam divinam. Quanta enim causa est altior, tanto habet superiorem effectum. Unde qui voluerit considerare effectus superiores secundum causas inferiores, decipitur. »

Dix ans plus tard, les plaintes sont les mêmes (Encycl. *Exeunte jam anno*, 25 déc. 1888) : « Combien de professeurs, écrit encore le Pape, qui dans leur enseignement mettent leur philosophie à la seule école de la raison, laissant de côté la foi divine, et tombent ainsi à chaque pas, sans arriver à la vérité !... De là quelles altérations doivent nécessairement découler dans la notion même, dans l'essence de la vertu, du droit, du devoir! Et en même temps que l'erreur corrompt les esprits, la corruption morale s'insinue en quelque sorte dans les veines et dans la moelle des os (1). »

L'opposition des sagesses divine et humaine se fait sentir sur presque tous les terrains de la vie morale. Elle affecte d'abord les rapports de l'homme avec Dieu. La foi enseigne que l'homme, dépendant de Dieu dans tout son être, lui doit l'amour et le culte ; non un culte quelconque, mais celui qu'il réclame. La sagese du monde répond : « On doit nier toute action de Dieu sur les hommes et sur le monde. Il est libre à chaque homme d'embrasser et de professer la religion qu'il aura réputée vraie d'après la lumière de la raison. Les hommes peuvent trouver le che-

(1) Tous les papes du XIX^e^ siècle ont jeté le même cri d'alarme, et signalé dans la philosophie moderne une opposition radicale à l'esprit de Jésus-Christ et un puissant moyen de corruption.

Pie IX écrivait déjà en 1846 : « Pour mieux tromper les peuples, pour entraîner avec eux dans l'erreur les esprits inexpérimentés et sans science, ils feignent de connaître seuls les voies du bonheur, ils s'arrogent le titre de philosophes, comme si la philosophie, dont le propre est la recherche des vérités naturelles, devait rejeter ce que Dieu lui-même, auteur suprême de la nature, a daigné, par un insigne bienfait de sa miséricorde, révéler aux hommes, pour les conduire dans le chemin du bonheur et du salut. » (Encycl. *Qui pluribus*, 9 novembre 1846.)

Les papes du XX^e^ siècle ne parlent pas autrement. Qu'on lise, pour s'en assurer, l'encyclique *Pascendi* de Pie X, et l'encyclique toute récente de Pie XI (25 décembre 1922). Tous signalent l'antagonisme de la sagesse du monde et de la sagesse de Dieu.

min du salut éternel et obtenir ce salut dans n'importe quelle religion (1). » C'est ainsi le règne de la raison qui gagne ce que Dieu perd et se déifie elle-même, c'est le « Moi » qui s'installe en place de Dieu. « La raison humaine, considérée sans aucun rapport avec Dieu, est l'unique arbitre du vrai et du faux, du bien et du mal; elle est à elle-même sa loi, elle suffit par ses forces naturelles pour procurer le bien des hommes et des peuples (2). »

Au demeurant, le monde ne veut pas de Dieu; selon lui, « Dieu est partout une gêne, un intrus, une pensée importune : sa présence choque comme l'indiscrétion d'un hôte désagréable qui vient sans être invité ; elle nous irrite et nous agace, parce qu'il nous faut bien le tolérer et être poli, puisqu'il est là (3). »

(1) Syllabus, propós. 2, 12, 16. — Nous ne pouvons évidemment que jeter un rapide coup d'œil sur les tendances et les prétentions de la philosophie du monde. Les propositions citées du Syllabus, prises parmi les plus suggestives, permettront d'étendre aisément le champ des constatations et des comparaisons.

(2) Syllabus, proposit. 3.

(3) P. Faber, *op. cit.* — Ainsi, au fond, « tous les phénomènes de l'esprit du monde peuvent se résumer dans l'oubli de notre condition de créatures... Le monde ne reconnaît pas les droits du Créateur et ne s'occupe pas des devoirs de la créature. Le moi est son principe et sa fin... Partout où il y a esprit du monde, il y a oubli de notre état de créatures, et partout où l'on oublie qu'on est créature, l'esprit du monde exerce son empire ».

Ceci se constate surtout si l'on regarde la raison à l'œuvre pour construire son code en opposition à celui de Dieu. Elle pose en principe que la sanction divine est inutile. « Les lois de la morale, affirme le monde, n'ont pas besoin de la sanction divine, et il n'est pas du tout nécessaire que les lois humaines se conforment au droit naturel ou reçoivent de Dieu le pouvoir d'obliger. » La seule sanction possible est celle d'ici-bas, atteindre le but marqué. Et voyez comme ce but est noble et élevé! « Il ne faut reconnaître, enseigne la philosophie du siècle, d'autres forces que celles qui résident dans la matière; et tout système de morale, toute honnêteté doit consister à accumuler et augmenter ses richesses de toutes manières, et à se livrer aux plaisirs. » (Syllab., propos. 58.)

Volontiers on le ferait disparaître ; tout au moins, à défaut de son exclusion radicale, le monde tâche de voiler le plus possible sa présence. Il exerce son action parmi les hommes en diminuant et en falsifiant les vérités de l'ordre moral. Bossuet s'indignait déjà de cette mutilation : « Le monde n'a-t-il pas entrepris de faire une distinction entre les vices ! Il y en a que nous laissons volontiers dans la haine et dans l'exécration publique, comme l'avarice, la cruauté, la perfidie ; il y en a que nous tâchons de mettre en honneur. Comme ces passions délicates qu'on appelle les vices des honnêtes gens... D'où vient un si grand désordre, si ce n'est que les vérités sont diminuées : diminuées dans leur pureté, parce qu'on les falsifie et on les mêle : diminuées dans leur intégrité, parce qu'on les tronque et on les retranche ; diminuées dans leur majesté, parce que, faute de les pénétrer, on perd le respect qui leur est dû, on les ravilit, on leur ôte tellement leur juste grandeur qu'à peine les voyons-nous : ces grands astres ne nous semblent qu'un petit point, tant nous les mettons loin de nous, ou tant notre vue est troublée par les nuages épais de nos ignorances et de nos opinions anticipées : *diminutae sunt veritates a filiis hominum* (1). »

(1) Bossuet, II[e] Sermon pour le I[er] Dimanche de Carême.

Saint Thomas, dans le commentaire de Ephes., v, 6 : « Nemo vos seducat inanibus verbis... », montre comment la philosophie du monde, dans le cas particulier des péchés de la chair, sait trouver des raisons pour justifier des atteintes à la morale divine. Il note que saint Paul « in vitiis carnalibus solum docuit cavere seductionem, *quia* a principio, ut homines possent *libere* frui concupiscentiis, cogitaverunt invenire rationes, quod fornicationes et hujusmodi venerea non essent peccata. Et ideo dicit : inanibus verbis, quia sine ratione sunt talia verba, quae dicunt quod hujusmodi non sint peccata, nec excludant a regno Dei et Christi. Et quod tales sint seductores, et talia verba seducentia, ostendit, quia nisi peccata carnalia essent peccata, non punirentur a Deo, quia cum Deus sit justus, non infligit poenam sine culpa. Nunc autem talia punirentur a Deo, ergo peccata sunt. »

Quand il le peut, le monde va plus loin, jusqu'à l'opposition directe qui s'accuse surtout dans les préceptes qui dominent la vie pratique. C'est là un résultat inévitable : les buts poursuivis par Dieu et par le monde étant contraires, les moyens à employer devront l'être aussi. La morale du monde tend à la richesse qui assure le plaisir. Ses lois n'auront d'autre souci que d'en faciliter l'acquisition et d'en maintenir la tranquille possession. Dès lors nous la trouverons ennemie irréductible de celle de Jésus-Christ. La preuve est aisée à faire : il n'y a qu'à mettre en parallèle les maximes évangéliques et les maximes mondaines.

Les lois de la sagesse du Christ se résument toutes dans le « *Verbum crucis, pereuntibus quidem stultitia, iis autem qui salvi fiunt... Dei virtus.* »

Le monde en a horreur et y oppose ses maximes et son décalogue.

Jésus-Christ dit : Il faut lutter contre la nature, parce qu'elle est corrompue. — Le monde répond : Il faut suivre et satisfaire la nature, parce qu'elle est droite.

Jésus-Christ dit : Ne vous souciez des jugements des hommes que pour les mépriser. — Le monde enseigne : Contentez-vous de plaire aux hommes.

Jésus-Christ dit : Amassez des trésors que les voleurs ne puissent vous ravir. — Le monde affirme : Le ciel est ici-bas.

Jésus-Christ dit : Malheur aux riches ! — Le monde réplique : Bienheureux les riches !

Nous pourrions continuer longtemps ainsi ; nous trouverions partout le même contraste, la même opposition.

L'on voit aisément qu'une doctrine comme celle que le monde enseigne répond trop aux inclinations perverses de l'homme déchu pour n'avoir pas une fortune facile. De

fait, l'expérience journalière le prouve, l'influence de sa sagesse corruptrice se fait sentir de tous côtés, elle s'infiltre jusqu'au sein des demeures les plus fermées. « Nous nous retirons dans nos cabinets, le monde nous suit. Nous fermons cent portes sur nous, nous mettons sur nous cent serrures, cent grilles, si vous le voulez, cent murailles closes ; la clôture est impénétrable : le monde nous suit. Nous nous recueillons en nous-même, le monde nous suit, et nous nous donnons à nous-même tout l'honneur que nous voulons, même celui que le monde nous refuse. Que feraije donc pour quitter le monde qui me suit, qui vit en moi au dedans, et qui tient à mes entrailles? (1) »

C'est que l'action expansive de la sagesse du monde est servie par deux puissants instruments : l'écriture et la parole.

« L'écriture! s'écrie le Père Monsabré. Puissance silencieuse qui s'empare de l'esprit et du cœur, en suit tous les mouvements et redouble, à plaisir, les coups qu'elle a portés. Vous croyez qu'elle obéit, vous êtes ses esclaves. Je n'en veux pour témoignage que cette avide curiosité qui ramène vos yeux sur des lignes plusieurs fois parcourues. Tant mieux, si ces lignes ont été écrites par les hommes de

(1) Bossuet, *Méditat. sur l'Évangile* : la Cène, II[e] Partie, 54[e] jour.

« Chose étrange, mais que l'expérience et les auteurs témoignent : un cheval, pour brave et fort qu'il soit, cheminant sur les passées et allures du loup, s'engourdit et perd le pas. Il n'est possible que vivant au monde, quoique nous ne le touchions que des pieds, nous ne soyons embrouillés de sa poursuite. » (S. François de Sales, Lettre à M. de Frémiot ; lettre IX dans les *Œuvres*.)

« De mundana pulvere necesse est etiam religiosa corda sordescere. » (S. Grégoire.)

« Il est difficile de vivre dans un lieu et d'en éviter l'atmosphère : il ne l'est pas moins de vivre dans le monde et d'en éviter l'esprit... Les cloîtres ne peuvent pas espérer de lui défendre l'accès, car il a le don de subtilité, et un seul cœur lui offre assez d'air et d'espace pour vivre et grandir démesurément. » (P. Faber, *op. cit.*)

Dieu ; tant pis, si elles ont été écrites par les hommes de Satan. Car Satan s'est choisi des écrivains dans sa grande église du monde, écrivains qui consacrent leur génie à élucubrer les inspirations du maudit, et qui donnent au monde ses Écritures, comme les inspirés du ciel ont donné à la Sainte Église ses Écritures. Le monde a donc ses livres : ses livres sapientiaux, ses livres lyriques, enfin ses livres historiques, où son histoire à lui, l'histoire de ses mœurs dépravées, vit et palpite sous des noms d'emprunt. Qui ne connaît les romans? qui ne sait que sous cette trame d'événements supposés dont les circonstances s'enlacent, se suspendent, arrêtent la respiration du lecteur, tourmentent son cœur et le jettent brisé sur un dénouement trop longtemps attendu, qui ne sait, dis-je, que sous cette trame le monde se cache, cherchant à inoculer le virus prestilentiel qui déshonore sa vie? (1). »

Le roman, c'est, en effet, le serpent qui se glise dans l'herbe parfumée; c'est le poison qui tombe goutte à goutte d'un vase aux lèvres d'or. On le lit, disons mieux, on le dévore dans la solitude du cabinet, dans le silence de l'alcôve quand le sommeil tarde à venir. Et, lentement, dans le cœur, vierge jusque-là, la plante du mal germe, prend racine, pousse en tige, s'épanouit en fleurs, en attendant l'heure où elle donnera son fruit de mort parvenu à maturité.

Mais à cette forme particulièrement dangereuse de l'écriture qu'est le roman, il faut en ajouter une autre, ni moins puissante, ni moins malfaisante : la presse. L'une et l'autre sont corrupteurs des esprits et des cœurs. Les Papes n'ont cessé de mettre en garde les fidèles contre les dangers des mauvais journaux.

(1) R. P. Monsabré, Retraite pascale 1877, 2e instruction : Le monde, 2e point.

Dès 1814, à peine sorti de sa prison de Fontainebleau, Pie VII écrivait à Mgr de Boulogne, évêque de Troyes : « Notre étonnement et notre douleur n'ont pas été moindres, quand nous avons lu le vingt-troisième article de la Constitution qui maintient et permet la liberté de la presse, liberté qui menace et la foi et les mœurs des plus grands périls et d'une ruine certaine. Si quelqu'un pouvait en douter, l'expérience des temps passés suffirait seule pour le lui apprendre. C'est un fait pleinement constaté : cette liberté de la presse a été l'instrument principal qui a premièrement dépravé les mœurs des peuples, puis corrompu et renversé leur foi, enfin soulevé les séditions, les troubles, les révoltes. »

Grégoire XVI appelle la liberté de la presse « la liberté la plus funeste, la liberté exécrable, pour laquelle on n'aura jamais assez d'horreur, et que certains hommes osent, avec tant de bruit et d'insistance, demander à étendre partout (1). »

Pie IX n'est guère plus tendre : « Parmi les différents genres de pièges, écrit-il, où les plus subtils ennemis de l'Église et de la société humaine s'efforcent de prendre les peuples, un des principaux est assurément celui qu'ils avaient préparé déjà depuis longtemps dans leurs criminels desseins, et qu'ils ont trouvé dans l'usage dépravé du nouvel art de la librairie. Ils s'appliquent tout entiers à ne passer pas un jour sans multiplier, sans jeter dans les populations des libelles impies, des journaux, des feuilles détachées, pleines de mensonges, de calomnies, de séductions (2). »

(1) Encyclique *Mirari vos*, 15 août 1832.

(2) Encyclique *Nostis et Nobiscum*, 8 décembre 1849.

Dans l'encyclique *Quanta cura* (8 déc. 1864) Pie IX écrit encore : « ... Vous savez très bien que les adversaires de toute justice et de

Notre génération n'est en droit de rien retrancher à ces condamnations des Souverains Pontifes. Plus que jamais la presse, le journal est le canal par où descendent, chaque matin, à tout un peuple, les maximes du monde, ce qui veut dire les maximes du diable, sa doctrine, ses lois, C'est le journal qui prêche la haine du Christ, insulte son Église et calomnie ses prêtres ; c'est lui qui rend plus épaisses dans les esprits les ténèbres de l'erreur, et qui fait entrer, à doses savamment graduées, la corruption dans les cœurs. Toute une armée travaille à mener à bien cette œuvre. Il y a les journaux neutres, les journaux anticléricaux, les journaux aux doctrines subversives, les journaux mondains, les journaux légers, les journaux malpropres. Tous sont les instruments de Satan dans son entreprise de démoralisation et les auxiliaires les plus précieux du monde tentateur.

Le journal c'est donc le prêcheur de chaque matin. Pour parfaire son œuvre, le mal — ou le vice — trouve un autre aliment aux heures de loisir et d'attente. Aux devantures des librairies, à l'étalage des kiosques, les revues abondent; en rangs épais les « dernières nouveautés » s'alignent, offrant, au passant dans les rues, au voyageur dans les gares, gravures et titres alléchants...

Ainsi, le monde commence notre corruption par ses livres ; il l'achève par ses paroles. « La parole descend sous mille formes dans l'âme humaine, mais sous deux formes surtout elle est décisive et triomphante. Ces deux formes sont la promesse et la menace. Dieu se sert des promesses et des menaces, pour enrôler sous son étendard

toute vérité, que les ennemis acharnés de notre sainte religion, au moyen de livres empoisonnés, de brochures et de journaux répandus aux quatre coins du monde, trompent aujourd'hui les peuples, mentent sciemment et disséminent toute autre espèce de doctrines impies. »

les enfants du salut ; le monde aussi se sert des promesses et des menaces, pour recruter des enfants de perdition. Des promesses ! Sa bouche en est remplie... Que si, protégés par notre bon sens, nous savons nous y soustraire, le monde n'abdiquera pas pour cela ; mais il nous fera entendre la voix terrible de ses menaces (1). »

Cette parole instrument du monde est évidemment la parole publique, dont on ne peut nier l'efficacité réelle, parfois profonde : l'histoire des révolutions déclanchées à la voix des tribuns et des démagogues est là pour le dire ; mais c'est surtout la parole intime et familière de la conversation, aussi puissante que son action est cachée. Le discours s'adresse indifféremment à tous ; d'où manque de coaptation, car les auditeurs sont divers, parfois très éloignés les uns des autres par l'ouverture d'intelligence, la culture et l'éducation. De plus, le discours, par son appareil même de solennité, engendre la défiance : on sait que l'orateur a une thèse à soutenir, qu'il veut s'imposer à son auditoire, le subjuger, et l'on se tient instinctivement sur la défensive, ce qui appose un gros obstacle à la force de pénétration de la parole publique.

La conversation familière, par contre, est presque toute-puissante. Ici pas de défiance possible. Dans le laisser-aller de l'intimité les paroles coulent, comme l'eau du rocher, pour pénétrer sans effort, imperceptiblement, dans la terre desséchée et avide d'alentour. Si la source est pure l'eau portera la vie au voisinage ; sinon elle tuera les germes de vie et donnera naissance à des herbes de mort, « ces mauvaises herbes que Jésus-Christ ne cultive pas,

(1) R. P. Monsabré, *op. cit.*

Cf. Sagesse, II, 6-9, où les impies s'excitent mutuellement à se ruer au plaisir. Racine a rendu ce passage de la sainte Écriture en de très beaux vers : *Athalie*, acte II, scène IX, chœur : « Rions, chantons, dit cette troupe impie », etc.

parce qu'elles n'ont pas été plantées par son Père (1) ». Une parole imprudente suffit parfois à souiller à jamais une jeune imagination et à troubler un cœur vierge; une plaisanterie, un blâme, surtout tombés de lèvres aimées ou vénérées, écartera, peut-être pour toujours, de Jésus-Christ et de son Église (2).

Mais d'où que viennent les maximes de la sagesse du monde, qu'elles atteignent notre âme par le canal des yeux ou celui des oreilles, elles trouvent de l'écho en nous; la semence du mal y rencontre un terrain de culture sympathique, ce fonds corrompu de notre nature que nous avons appelé la concupiscence.

Le monde cependant ne s'en tient pas là. Après avoir dogmatisé, il essaie de séduire. C'est son second effort : cultiver tous les ferments de tentation que nous portons en nous, donner à tous ces germes de péché une nourriture copieuse et adaptée.

(1) S. Ignat., martyr, *ad Philad.*, 3.

(2) La sainte Écriture met fréquemment en garde contre les dangers de la conversation familière : « Les lèvres de l'étrangère distillent le miel, et son palais est plus doux que l'huile; mais à la fin elle est amère comme l'absinthe, aiguë comme un glaive à deux tranchants... (Prov. v, 3). — Cf. Prov. x, 32; xi, 9; xii, 13; xviii, 21; xxvi, 24-25.

« Il n'est pas, remarque Mgr d'Hulst, jusqu'aux réunions destinées à procurer aux hommes l'agrément de la société qui ne deviennent, sous l'influence de l'esprit mondain, un moyen de perversion morale. Le monde a ses apôtres, ceux qui sont pleins de son esprit, qui ne rêvent que de le répandre; et ceux-là se font les chefs et les guides des autres. Ils donnent le ton à la conversation, aux manières; ils règlent les habitudes, ils déterminent ce qui se fait et ce qui ne se fait pas... Quand on suit à la trace ces étranges docteurs du péché, on est épouvanté des ravages qu'ils causent. Il semble que le seul spectacle de l'honnêteté les importune; ils ne peuvent la voir passer sans se promettre de la faire tomber; ils échangent entre eux des paris odieux sur la durée plus ou moins longue de la vertu d'une femme, sur la force de résistance qu'un jeune homme saura opposer à leurs séductions misérables.

« Voilà comment la corruption pénètre le monde. » (Mgr d'Hulst, *op. cit.*)

L'homme tend vers le bonheur de toutes les forces de son être : c'est l'instinct foncier de sa nature. Mais s'il n'est pas libre en face de cette tendance, s'il n'est pas maître de ce désir qui l'entraîne et le pousse, il reste libre dans le choix des objets susceptibles de le rendre heureux, il reste maître de se pencher vers le bonheur qui lui agrée (1). C'est ici que le monde intervient. Pour détourner l'homme du bonheur vrai, pur et stable, qu'il trouverait en Dieu, il lui offre ses faux biens ; et nous savons tous que leur attrait est puissant sur nos natures affaiblies assoiffées de jouissance et de plaisir.

Au dire de saint Jérôme, Sénèque menait une vie très austère. Le monde exerçait pourtant sur lui son pouvoir fascinateur. Il en fait lui-même l'aveu dans une lettre à son ami Liberalis : « Je vous dirai ce que j'éprouve ; c'est à vous de trouver le nom de cette maladie. J'aime beaucoup la simplicité, je l'avoue. Il n'entre pas dans mes goûts d'avoir un lit splendide, un vêtement que l'on tire d'une précieuse cassette, et que des machines pressent et tourmentent pour le forcer de briller ; une robe commune que l'on porte chez soi, dont la conservation et l'usage ne préoccupent pas, me suffit. J'aime une table que des groupes d'esclaves ne préparent ni n'envient, qui ne demande ni beaucoup de temps, ni beaucoup de mains ; rien de recherché ni de précieux ; des mets simples que l'on trouve partout, qui ne grèvent pas le patrimoine et ne sont pas pour l'estomac une charge qu'il doit rejeter. Tels sont mes goûts.

« Et cependant mon cœur est ému en voyant la table splendide des riches et leur troupe d'esclaves galonnés ; des palais où les pieds foulent la richesse, où le luxe s'é-

(1) On peut lire, sur cette question, *Somme théolog.*, I^{a} II^{ae}, qu. 2 en entier, et qu. 8, art. 1.

tale partout, et dont les toits eux-mêmes brillent ; le peuple applaudissant et faisant cortège à tout patrimoine qui s'en va ; des eaux limpides dont l'œil pénètre le fond, et dont les flots entourent des festins d'une magnificence digne du lieu. Lorsque, habitué à une longue frugalité, je passe tout d'un coup à l'éclat et à la splendeur de ce luxe, mon regard est ébloui. En présence de cette magnificence, mon âme a plus de force que mes yeux. Je reviens chez moi, non pire, mais plus triste. Je suis moins fier de ma simplicité, mon cœur a senti une morsure secrète, et je doute si tout cela n'est pas meilleur que tout ce que j'ai : ce n'est pas un changement, mais un ébranlement que j'éprouve. »

Il suffit d'être homme et d'avoir posé une seule fois ses regards sur les biens enchanteurs du monde, pour connaître la morsure au cœur et l'ébranlement de l'âme dont parle le vieux philosophe. Sa maladie est connue ; elle est la nôtre, comme elle sera celle de toutes les générations qui viendront après nous. Les moralistes l'appellent la faim des richesses, la fièvre du plaisir, la soif des honneurs. Le démon, par le monde, met tout cela à la disposition et à la portée de ceux qui veulent être siens. Beaucoup se jettent sur cette pâture, comme le fauve sur sa proie. Il ne faut pas s'en étonner ; il existe une sympathie secrète entre ces biens et les aspirations profondes de notre être. Aussi faut-il se garder ici de tout excès, dans la fuite comme dans la recherche.

Pour échapper à son attirance fascinatrice, des hommes disent adieu au monde, non pas seulement au monde perverti, mais même à la société de leurs semblables. Ils fuient le danger et mettent entre eux et lui les murailles infranchissables des monastères. De toute évidence, ce ne peut être là le moyen de salut imposé, ni indiqué ou conseillé pour la généralité des hommes. Il n'est pas requis

au salut de quitter le monde, mais bien d'y vivre de manière à se préserver du mal.

« Le chrétien vivra donc dans le monde sans y attacher son cœur ; il ne se privera pas de tous les biens du monde ; de tout ce qui plaît, charme et embellit la vie. Ce serait là, pour lui, vertu impossible, et conduite opposée aux desseins de Dieu qui veut que le chrétien vive au milieu du monde de telle sorte qu'il puisse offrir aux yeux étonnés de ceux qui l'entourent le spectacle d'une fidélité parfaite à son Dieu unie aux qualités et aux dons qui rendent aimable et attirent. Il usera du monde, mais comme n'en usant pas, insensible aux charmes trompeurs de ses biens (1). »

C'est là la conception saine de la vie du monde. Il en est une autre qui admet et prêche la jouissance sans limites de tout ce que la terre nous offre. Elle aboutit à la corruption des mœurs « qui se propage partout à l'aide d'écrits impies, infâmes, de scènes et de représentations théâtrales ; à l'aide de maisons de péché établies presque en tous lieux, et d'autres moyens dépravés (2) ».

Ainsi parlait Pie IX, en 1863. Vingt-cinq ans plus tard, Léon XIII, à l'occasion de son Jubilé sacerdotal, confiait aussi au peuple chrétien la tristesse de son âme à la vue du monde débauché qui s'ébattait à ses pieds. « Si l'on examine, écrivait-il (3), ce qui est communément la vie des hommes, il n'est personne qui ne voie combien les mœurs privées et publiques sont en désaccord avec les préceptes évangéliques ; et ce n'est qu'à trop juste titre que paraît s'appliquer à notre âge cette parole de l'apôtre saint Jean : « Tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la

(1) Mgr d'Hulst, *op. cit.*
(2) Encyclique *Quanto conficiamur*, 10 août 1863.
(3) Encyclique *Exeunte jam anno*, 25 décembre 1888.

chair, et concupiscence des yeux, et orgueil de la vie. » En effet, la plupart des hommes... tiennent toutes leurs affections et toutes leurs pensées fixées vers ces biens fragiles et périssables ; ils asservissent leur volonté aux choses sur lesquelles l'homme, comme la raison même le proclame, devrait dominer.

« Le goût du plaisir et du bien-être a naturellement pour compagnon le désir de ce qui peut nous procurer l'un et l'autre. De là cet amour effréné de l'argent, qui aveugle ceux qui en sont saisis, et dont l'ardeur, quand il s'agit d'assouvir sa cupidité, ne peut plus se contenir, foulant aux pieds la distinction du juste et de l'injuste... Enflé pareillement par l'orgueil, le cœur rejette tout respect de la loi, toute crainte de l'autorité : l'amour de soi, voilà pour lui toute la liberté. Ajoutons à cela ces séductions du vice, ces funestes imitations du péché : nous voulons parler de ces représentations théâtrales où s'étalent l'impiété et la licence, de ces livres et de ces journaux écrits dans le but de ridiculiser la vertu et de glorifier l'infamie, de tous ces arts qui, inventés pour les besoins de la vie et les honnêtes jouissances de l'âme, sont mis au service des passions pour suborner les âmes... (1) »

Un simple coup d'œil jeté autour de nous permet de

(1) Le monde n'a pas attendu notre siècle pour étaler sa corruption au grand jour. Il fut mauvais de tout temps. Écoutons Bossuet nous dire ce qu'était le monde de son temps : « Le monde est tout dans la malignité (I Joan., v, 19) et tout plongé dans le mal. Le monde pense mal de tout ; il ne veut pas croire qu'il y ait de véritables vertus parce qu'il n'en veut point avoir, ni qu'il y ait d'autre motif des choses humaines que le plaisir et l'intérêt, ni qu'il y ait de bien solide que dans les choses corporelles. « Jouissons, dit-il, des biens qui sont » (Sap. II, 6), tout le reste n'est qu'idée, imagination, pâture des esprits creux. Ce qui est, c'est ce qu'on sent, c'est ce qu'on touche ; tout le reste échappe. » (*Méditat. sur l'Évangile* : la Cène, I^re^ partie, XC^e^ jour.)

conclure que ce tableau si complet n'a rien d'exagéré. C'est bien là le monde tel qu'il est, grand destructeur des âmes et pourvoyeur des geôles de Satan. Mais quelle est la source de son activité, le ressort caché qui le met en branle ? Quel est son principe vital, si toutefois l'on peut parler de vie là où tout est mort?

La question ainsi posée paraîtra prétentieuse, car le monde, avons-nous dit, ne se conçoit pas à la façon d'une personne dont tous les actes remontent naturellement à la tête qui les ordonne. Cependant, comme il semble posséder une intelligence et une volonté assez consistantes pour indiquer ce qui paraîtrait être une parfaite conscience de soi-même, nous sommes amenés à rechercher des individus qui soient tellement imprégnés de cette intelligence perverse et de cette volonté malfaisante du monde, qu'on puisse les considérer, en quelque sorte, comme son cerveau et son cœur, comme l'incarnation de son esprit. Ce sont ses agents de corruption, les chefs de file qui se donnent à tâche de faire pénétrer partout ses doctrines et miroiter à tous les yeux ses séductions; ce sont là, en un mot, « les ennemis de la vérité et de la lumière, dénoncés par les papes; ennemis habiles dans l'art de tromper, qui veulent étouffer dans les esprits tout sentiment de piété, de justice et d'honnêteté. Corrompre les mœurs, fouler aux pieds tous les droits divins et humains, ébranler la religion catholique et la société civile, les détruire même de fond en comble s'il était possible (1) ».

Léon XIII va nous donner le nom de ces ennemis et nous montrer le nerf invisible qui actionne et unit toutes les forces du mal. Nous connaîtrons ainsi, jusqu'au fond, le monde, non pas quelconque, mais celui dans lequel

(1) Pie IX, Encycl. *Qui pluribus*, 9 novembre 1846.

nous vivons, dont nous devons nous défier parce qu'il veut nous perdre.

« A notre époque, écrit le pape, les fauteurs du mal paraissent s'être coalisés dans un immense effort, sous l'impulsion et avec l'aide d'une société répandue en un grand nombre de lieux et fortement organisée, « *la Société des francs-maçons* ».

Après avoir récapitulé les doctrines ultra-naturalistes de la secte, Léon XIII poursuit : « Ils exagèrent la puissance et l'excellence de la nature, et, mettant uniquement en elle le principe et la règle de la justice, ils ne peuvent même pas concevoir la nécessité de faire de constants efforts et de déployer un très grand courage pour comprimer les révoltes de la nature et pour imposer silence à ses appétits.

« Or, non seulement les francs-maçons adhèrent à ces principes, mais ils s'appliquent à les faire passer dans les mœurs et dans les institutions.

« Aussi voyons-nous se multiplier et mettre à la portée de tous les hommes tout ce qui peut flatter leurs passions. Journaux et brochures d'où la réserve et la pudeur sont bannies, représentations théâtrales dont la licence passe les bornes ; œuvres artistiques où s'étalent, avec un cynisme révoltant, les principes de ce qu'on appelle aujourd'hui le réalisme; inventions ingénieuses destinées à augmenter les délicatesses et les jouissances de la vie; en un mot, tout est mis en œuvre pour satisfaire l'amour du plaisir, avec lequel finit par se mettre d'accord la vertu endormie.

« Il s'est même trouvé dans la franc-maçonnerie des sectaires pour soutenir qu'il fallait systématiquement employer *tous les moyens* de saturer la multitude de licences et de vices, bien assurés qu'à ces conditions elle serait tout entière entre leurs mains et pourrait servir

d'instrument à l'accomplissement de leurs projets les plus audacieux (1). »

De telles paroles, tombées de si haut, apportent par elles-mêmes une suffisante lumière. Nous sommes prévenus, et nous pouvons contempler le danger dans toute son ampleur.

Le monde, — notre monde, — nous apparaît ce qu'il apparut, un jour, au bienheureux patriarche Antoine, dont Dieu venait d'ouvrir miraculeusement les yeux. Devant lui la terre s'étendait à perte de vue, couverte de pièges et de filets qu'avait tendus le diable pour prendre les hommes. Ces pièges, ces filets, ce sont les maximes, les biens et les plaisirs du monde (2). Ils surgissent à tout instant sous nos pas. « Des orgueilleux, dit le Psalmiste, me tendent un piège et des filets. Ils placent des rêts le long du chemin; ils me dressent des embûches (3). » « Sans cause ils m'ont tendu leur filet sur ma fosse, sans cause ils l'ont creusée pour m'ôter la vie (4). »

Le grand travail de la vie chrétienne consiste à y échapper. Travail difficile! Jésus nous en prévient, et les paroles attristées qui tombent de ses lèvres au départ du jeune homme riche reviennent ici à la mémoire. « Regardant autour de lui, il dit aux disciples : Qu'il sera difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume de

(1) Léon XIII, Encyclique *Humanum genus*, sur la Franc-Maçonnerie.

(2) « Les créatures, dit le Sage (Sap. XIV, 11), sont autant de pièges tendus de toutes parts à l'esprit de l'homme. L'or et l'argent lui sont des liens, desquels son cœur ne peut se déprendre, les beautés mortelles l'entraînent captif, le torrent des plaisirs l'emporte ; le charme de l'espérance lui ôte la vue ; en un mot, tout le monde semble n'avoir d'agrément que pour l'engager dans sa servitude par une affection déréglée. » (Bossuet, 2e Sermon pour la vêture d'une postulante Bernardine, Exorde.)

(3) Ps. CXXXIX, 7.

(4) Ps. XXXIV, 5.

Dieu! Les disciples furent étonnés de ce que Jésus parlait ainsi. Reprenant, il leur dit : Mes enfants, qu'il est difficile à ceux qui se confient dans les richesses d'entrer dans le royaume de Dieu ! Il est plus facile à un chameau d'entrer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. Les disciples furent encore plus étonnés, et ils se dirent les uns aux autres : Et qui peut être sauvé? Jésus les regarda et dit : Cela est impossible aux hommes, mais non à Dieu; car tout est possible à Dieu (1). »

C'est lui, en effet, « qui délivre du filet de l'oiseleur (2) ». C'est en lui que le chrétien trouvera la force d'échapper à la prison du monde, si obscure, dit Tertullien, « qu'il n'y en a pas de plus obscure, où tant de sortes d'erreurs éteignent la véritable lumière, ni qui contienne plus de criminels, puisqu'il y en a presque autant que d'hommes (3); ni de fers plus durs que les siens, puisque les âmes mêmes en sont enchaînées, ni de cachots plus remplis d'ordures, par l'infection de tant de péchés et de convoitises brutales (4) ».

Nous pouvons donc conclure avec saint Augustin : « N'aimons pas le monde. Le monde écrase ceux qu'il aime et il ne les rend pas heureux. Travaillons plutôt à

(1) Marc, x, 23-28 ; Matth., xix, 23-27.

(2) Ps. xc, 3.

(3) « Fuyez les hommes, disait une voix à un ancien solitaire. Les bêtes sont demeurées dans leur état naturel, et, pour ainsi parler, dans leur innocence ; mais parmi les hommes tout s'est perverti par le péché. » « Toute chair a corrompu ses voies » (Gen., vi, 22). On ne trouve parmi les hommes que dissimulation, infidélité, amitié intéressée, commerce de flatteries, pour s'amuser les uns les autres, mensonges, secrètes envies avec l'ostentation d'une trompeuse bienveillance, inconstance, injustice et corruption. » (Bossuet, *Elévat. sur les myst.*, XXIII^e^ Sem., 2^e^ élévation.)

(4) Tertullien, *Ad martyr.*, n. 2, cité par Bossuet.

éviter ses pièges qu'à craindre sa chute (1). » Pour cela « deux vertus nous sont commandées dans cette vie laborieuse : nous contenir et souffrir. Il nous est ordonné de nous contenir à l'égard de ce que l'on appelle biens de ce monde, et de souffrir ce que l'on appelle maux. La première de ces vertus se nomme tempérance, la seconde patience ; et toutes deux purifient l'âme et la rendent capable de recevoir la nature divine. Nous avons surtout besoin de la tempérance pour mettre un frein aux passions et réprimer nos convoitises, pour ne pas nous laisser séduire par de funestes caresses ni énerver par ce que l'on nomme la prospérité, pour ne pas nous fier au bonheur et pour chercher sans fin ce qui ne doit pas avoir de fin (2) ».

Le chrétien se rit ainsi et de la haine et des séductions du monde ; il peut attendre en paix la délivrance suprême que chantait autrefois le Psalmiste, et que tous les délivrés chanteront après lui : « *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium ; laqueus contritus est, et nos liberati sumus* : Notre âme s'est échappée du filet des oiseleurs ; le filet s'est rompu, et nous nous sommes envolés (3). »

E. Masson, O. P.

(1) Saint Augustin, passages détachés de S. Marc ; Sermon 97, n° 4.
(2) Id., passages détachés de l'Ancien Testament, Sermon 38, n° 1.
(3) Ps. CXXIII, 7.

La direction des âmes contemplatives

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion, dans cette revue, de dire comment l'âme pouvait, par le détachement et l'abnégation, se disposer à recevoir le don de la contemplation. Mais la générosité dans le don complet de soi — *condition indispensable* — n'est pas toujours suffisante pour avancer et arriver au terme de ce chemin spirituel. Bien des âmes s'attardent et se découragent, faute d'une direction appropriée à leur état. « Trois sortes d'aveugles peuvent écarter l'âme du droit chemin », nous dit saint Jean de la Croix : le directeur spirituel, le malin esprit et l'âme elle-même (1). Si le directeur est homme de doctrine et d'expérience, il ne permettra pas à l'esprit des ténèbres, transfiguré en ange de lumière, de séduire la pauvre âme, et il apprendra à celle-ci la grande science de la contemplation infuse : soutenir Dieu (*divina patiens*).

Peu de prêtres, peut-être, comprennent leur devoir vis-à-vis des âmes qui tendent à la perfection; leur zèle va de préférence aux brebis égarées et se désintéresse facilement de l'avancement des autres dans la charité. Cependant « le plus petit mouvement de pur amour a plus de prix aux yeux de Dieu et est plus profitable à l'Église que toutes les autres œuvres réunies ensemble (2) ». Contribuer à faire

(1) *Vive flamme*, 3e str.
(2) S. Jean de la Croix, *Cant.*, str. XXIX.

un saint, c'est assurer par là même le salut de milliers d'âmes. N'a-t-on pas dit qu'une sainte Térèse a converti, par ses oraisons, plus d'infidèles qu'un saint François-Xavier par ses prédications? « Celui, dit cette grande sainte, qui fait de généreux efforts pour atteindre, avec l'aide de Dieu, la cime de la perfection, j'en suis persuadée, ne va jamais seul au ciel : il y mène à sa suite une troupe nombreuse (1). » La vie de l'admirable Réformatrice du Carmel fait ressortir d'une manière frappante la part de responsabilité qui incombe aux prêtres dans la sanctification des âmes. Si elle se débattit longtemps dans les sentiers de la médiocrité, c'est qu'elle ne trouva pas un guide qui lui fit prendre son essor vers la perfection (2); si elle souffrit de peines si cruelles dans la voie illuminative, c'est que des « demi-savants » incapables de reconnaître l'action du divin Esprit qui la poussait vers les sommets, « la tenaient au collier (3) »; si enfin elle répondit si magnifiquement aux avances du Seigneur, c'est qu'elle rencontra un saint François de Borgia, un saint Pierre d'Alcantara, un Père Bañes surtout. Elle aimait tant les savants, la grande contemplative! « Les grands théologiens, même dépourvus de l'expérience personnelle de ces faveurs, ont un je ne sais quoi qui leur est propre. Dieu les destinant à éclairer son Église, il suffit qu'on leur propose une vérité pour qu'ils reçoivent une lumière qui les porte à l'admettre... J'ai de ceci une très grande expérience. Je connais aussi ces demi-docteurs toujours ombrageux, ils m'ont coûté assez cher (4). » Un peu plus loin elle dit encore : « Il sera bon dans les commencements

(1) *Vie*, chap. XI.
(2) Cf. *Vie*, ch. IV, V, VII, XXIII.
(3) *Vie*, ch. XXIX; *Chât.* V^e D., VI^e D.
(4) *Château*, V^e D., ch. I.

d'en parler sous le secret de la confession à un homme éminent en doctrine, car c'est des docteurs que doit nous venir la lumière, ou bien à un homme très avancé en spiritualité, si l'on peut le rencontrer. A supposer que la spiritualité ne soit que médiocre, choisissons de préférence un grand théologien..... Je vous conseille de vous adresser à un grand théologien qui soit en même temps, s'il est possible, versé dans la spiritualité..... » (6e D., ch. III).

Cette divine science ne s'acquiert pas en une leçon. Demandons du moins à saint Jean de la Croix — grand saint et grand théologien — un fil conducteur qui empêche le maître spirituel de s'égarer dans les mille sentiers des voies mystiques où il devra suivre son disciple.

Tout l'enseignement de ce saint se rapporte à ces deux chefs :

1° libérer l'âme de tout désir, de toute attache, de toute préoccupation pour ce qui est extraordinaire dans la contemplation, même pour tout ce qui est lumières distinctes dans l'illumination des dons d'intelligence et de sagesse;

2° concentrer toute son estime, tout son désir, tous ses soins pour ce qui est de l'essence de cette contemplation, je veux dire cette connaissance générale, confuse et amoureuse, en laquelle doit se consommer l'union de l'âme avec Dieu.

Pour cela le directeur devra avoir toujours présente à l'esprit cette distance incommensurable, je dirais volontiers infinie, qui sépare le surnaturel essentiel (*quoad substantiam*) du préternaturel (*supernaturale quoad modum tantum*), et ne jamais perdre de vue ce grand principe : seules les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité peuvent être moyens immédiats d'union, car, seules, elles ont pour objet premier Dieu dans sa vie intime. Mais il nous faut entrer dans quelques développements.

*
* *

Saint Jean de la Croix insiste beaucoup sur les dommages qu'apporte à l'âme un directeur qui a de l'attrait pour les visions, les révélations et autres charismes : « C'est chose difficile de faire comprendre à quel point « l'esprit du maître influe en secret sur celui du disciple, « tellement qu'on ne peut parler de l'un sans faire con- « naître l'autre. Si le père spirituel a du faible pour les « révélations, s'y complaît et y attache une grande impor- « tance, il ne manquera pas d'imprimer involontairement « ce même attrait dans l'esprit de son fils spirituel, si tou- « tefois celui-ci n'est pas plus avancé que son maître. Dans « ce cas même, la persévérance sous une semblable direc- « tion apporterait de graves préjudices à son avancement. « En effet, de cette forte inclination du père spirituel pour « les visions, résultera une certaine complaisance dont il « donnera des signes manifestes s'il n'a pas assez de cir- « conspection pour dissimuler ses sentiments..... Il entrera « donc en conférence sur ce point avec son disciple, et le « principal sujet de leurs discours portera sur ces visions; « il lui tracera des règles pour discerner en elles le vrai du « faux. A la vérité, il est important au directeur de possé- « der cette science, mais il n'est pas à propos d'imposer « au disciple cette recherche et ce soin, ni de l'exposer au « péril qui en résulte, si ce n'est en quelque nécessité « urgente. En les laissant passer sans affecter d'y prendre « garde, tout danger cesse et le devoir est accompli.

« Signalons un autre abus. Lorsque ces directeurs voient « une âme enrichie des faveurs divines, ils font instance « auprès d'elle pour obtenir par son entremise la révéla- « tion de telle ou telle chose, qui les concerne eux ou « d'autres; et ces bonnes âmes leur obéissent, pensant

« qu'il est permis de chercher ainsi à connaître ces choses. « Parce que Dieu daigne parfois, quand bon lui semble, « et pour des motifs qui lui sont connus, révéler des con- « naissances surnaturelles, ils se croient autorisés à désirer « cette révélation et même à la solliciter. Si Dieu, acquies- « çant à leur supplique, répond à leur question, ils « deviennent plus audacieux à l'avenir; ils s'illusionnent « et jugent que Dieu a pour agréable ce mode de com- « munication'; mais en vérité cette manière d'agir déplaît « souverainement à la divine Majesté » (*Montée,* l. II, ch. XVIII). Plus explicitement il dit allieurs : « L'âme « qui veut avoir des révélations, pèche au moins vénielle- « ment; celui qui la pousse à ce désir ou qui y consent, « pèche de même, quelque parfait que soit le but qu'il se « propose » (*Avis* 109).

Et voici la raison qu'il en donne : « L'âme assez témé- « raire pour prétendre de nos jours interroger Dieu, et en « obtenir des visions ou des révélations, lui ferait, ce me « semble, une grave injure, parce qu'en le faisant elle « montrerait qu'elle ne se contente pas exclusivement du « Christ. Dieu pourrait lui répondre : *Celui-ci est mon Fils « bien-aimé dans lequel j'ai mis toute mon affection, écou- « tez-le* (Matth., XVII, 5), c'est-à-dire : Je vous ai envoyé « tous les biens par le Verbe, mon Fils; fixez les yeux sur « lui seul, en lui je vous ai révélé toutes choses, vous trou- « verez en lui plus que vous ne sauriez désirer ni deman- « der. Vous souhaitez des paroles, des révélations ou des « visions qui ne sont que des fragments de la vérité, et « vous en trouverez la manifestation totale en Jésus. Il est « toute ma parole, toute ma réponse, il est toute ma vision, « toute ma révélation. En vous le donnant pour frère, « pour maître, pour compagnon, j'ai répondu à vos « demandes et je vous ai tout révélé. Au Thabor, mon

« Esprit s'est reposé sur lui et j'ai dit : *Celui-ci est mon « Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, « écoutez-le.* Gardez-vous donc de chercher de nouvelles « doctrines, ou de solliciter d'autres réponses. Si je parlais « autrefois, c'était pour promettre le Christ; si mes servi- « teurs m'interrogeaient, leurs demandes se rattachaient à « l'attente et à l'espérance du Christ. C'est ce que démon- « tre l'enseignement des Évangélistes et des Apôtres.

« Vouloir actuellement m'interroger et recevoir mes « réponses, ce serait se déclarer peu satisfait du Christ, et « offenser gravement mon Fils bien-aimé. Cette source « féconde de tous biens comblera tous vos désirs; venez « vous y désaltérer, en elle vous puiserez toutes les grâces « des révélations, et de plus nombreuses encore. En effet, « désirez-vous une parole de consolation ? Regardez mon « Fils obéissant et triste jusqu'à la mort, par amour pour « moi, et vous verrez combien de réponses consolantes il « vous adressera. Voulez-vous connaître l'explication des « choses cachées et les mystères des événements futurs? « Jetez les yeux sur lui, vous y découvrirez les secrets mys- « térieux de la sagesse divine, selon le témoignage de l'A- « pôtre : *En lui sont renfermés tous les trésors de la sagesse « et de la science de Dieu* (Coloss., II, 3). Ces trésors de « sagesse seront pour vous beaucoup plus admirables, « plus savoureux et plus profitables que tous les objets de « vos propres désirs. Le même Apôtre se glorifie de possé- « der cette unique science : *Je n'ai point fait profession de « savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ, et Jésus- « Christ crucifié* (I Cor., II, 2). Enfin si vous voulez avoir « des visions ou des révélations divines et même corporel- « les, contemplez son Humanité sainte, et vous serez ravis « des merveilles qui vous seront manifestées. Saint Paul « n'a-t-il pas dit : *C'est en lui que la plénitude de la*

« *Divinité habite corporellement ?* » (Coloss., II, 9) (1).

Cette fermeté de foi dans le maître spirituel rendra circonspect le disciple. Cependant il ne faudrait pas tomber dans l'écueil opposé et rendre difficile aux âmes humbles et timides l'ouverture d'âme, à laquelle elles sont obligées en semblables matières. Saint Jean de la Croix a bien soin d'ajouter un peu plus loin : « Si nous avons tant appuyé « sur la nécessité de rejeter ces visions et ces révélations, « si nous avons insisté pour recommander aux confesseurs « de ne pas encourager les âmes à ces sortes d'entretiens, « ce n'est cependant pas que les maîtres spirituels soient « obligés de leur en témoigner du dégoût et du mépris, au « point de leur donner occasion de se tenir trop sur la « réserve, et de leur enlever le courage de les manifester. « En fermant ainsi la porte à leurs libres aveux, ils les « exposent à une foule de dangers. D'ailleurs, ces grâces « sont un moyen ; or, puisque c'est un moyen et une voie « par où Dieu conduit ces âmes, il ne convient pas de les « mépriser, et il n'y a pas lieu de s'en effrayer, encore « moins de s'en scandaliser. Mais il faut procéder avec « beaucoup de douceur, de bonté, de paix et encourager les « âmes en leur donnant la facilité de s'exprimer ouverte- « ment, au besoin même on devra le leur enjoindre. En « effet, les âmes éprouvent parfois une difficulté si grande « à faire ces déclarations, que pour les y amener, il ne « faut rien négliger. On doit ensuite les diriger dans la « voie sûre de la foi, leur enseigner à détourner les yeux « de tous ces dons surnaturels, et les exhorter à s'en déga- « ger d'esprit et de cœur, afin de prendre un libre essor « vers les sommets de la perfection. On devra enfin les « convaincre qu'une seule action, ou un seul acte de « volonté fait par amour, a plus de valeur devant Dieu que toutes les visions et les révélations célestes, et que beau-

(1) *Montée du Carmel*, l. II, ch. 22.

« coup d'âmes, sans être enrichies de semblables faveurs, « sont, sans contredit, infiniment plus avancées que « d'autres qui les ont reçues à profusion. » (*Montée*, l. II, ch. XXII.) Quand même nous verrions ces âmes accomplir des miracles, nous ne devrions pas encore nous départir de notre sage réserve, nous rappelant la parole de saint Paul : « *Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne ou une cymbale qui retentit. Quand j'aurais le don de prophétie, que je connaîtrais tous les mystères et que je posséderais toute science; quand j'aurais même toute la foi, jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien* » (I Cor., XIII, 1-2).

Parmi les sages conseils que vient de donner saint Jean de la Croix il en est un qui a besoin d'être souligné et un peu expliqué. Il n'est pas à propos, dit-il, de faire faire à l'âme qui marche par des voies extraordinaires le discernement des faveurs qu'elle croit recevoir. Il y aurait là pour elle un danger et une perte de temps. Alors devra-t-elle se conduire de la même façon pour toutes indistinctement, quelle qu'en soit l'origine? Oui. Ne rien désirer, recevoir tout simplement ce qui se présente, sans s'y arrêter aucunement — et tout est fait, tout danger est écarté. Désirer des visions célestes pour le bien qu'elles produisent serait infailliblement ouvrir son imagination à l'influence du démon. Si Dieu veut en gratifier une âme, il les lui donnera sans qu'elle les ait désirées, et elles produiront leur plein effet sans son concours actif. Voici comment s'exprime à ce sujet saint Jean de la Croix : « Règle géné- « rale : il faut toujours rejeter ces représentations et ces « sentiments; supposé même qu'ils viennent de Dieu, l'âme « ne l'offensera pas en agissant de la sorte, et ne laissera « pas de recevoir l'effet et les fruits dont Dieu veut la gra-

« tifier par ces secours. En voici la raison : dans les visions « corporelles et dans les impressions sensibles, ou même « dans des communications plus intérieures, si elles sont « l'œuvre du Très-Haut, elles produisent instantanément « leur effet dans l'esprit, sans donner à l'âme le temps de « délibérer pour savoir si elle doit les accepter ou les rejeter. Comme Dieu opère ces choses surnaturellement sans « le concours et les efforts de l'âme, ainsi, *sans sa coopération*, il produit l'effet qu'il veut dans l'esprit; il n'est « pas loisible à la volonté d'accepter ou de refuser cette « opération, ni même de l'entraver. En vain un homme « dépouillé de ses vêtements voudrait-il se soustraire à la « douleur d'une brûlure si on jetait du feu sur son corps, « cet élément produirait forcément son action. Ainsi en « est-il des visions et des représentations véritables. »

Puis il énumère six dommages qui se produiraient si l'âme ne recevait pas ces faveurs extraordinaires avec un parfait dégagement. Il conclut : « C'est pourquoi il est « sage de fermer l'entrée de notre âme à toutes ces visions « par une crainte salutaire. En repoussant les mauvaises, « on évite les tromperies infernales; et à l'égard des bonnes, on surmonte l'obstacle à la vie de la foi dont l'esprit « recueille alors tous les fruits. Dieu enlève ces grâces aux « âmes qui s'y attachent avec un sentiment de propriété « et n'en tirent pas de profit; en même temps le démon « exploite cette disposition et multiplie les siennes, l'âme « lui en donnant l'occasion et la facilité. Au contraire, « l'âme pratique-t-elle sous ce rapport l'abnégation et le « véritable dépouillement, le démon cesse d'agir à la vue « de l'inutilité de ses efforts, et Dieu augmente ses « faveurs dans ce cœur humble et dégagé; il l'élève et « l'initie à de grandes choses, comme le serviteur qui fut « trouvé fidèle dans les petites (*Matth.*, XXV, 21). Si la fidé-

« lité de l'âme est soutenue, le Seigneur ne laissera pas « tarir la source de ses grâces, il la conduira ainsi peu à « peu jusqu'à l'union et la transformation divine. » (*Montée*, l. II, ch. I.)

*
* *

Toutes ces précautions étant prises, occupons-nous maintenant de cette perle précieuse qui est l'essence de la contemplation ; elle est si cachée, si mystérieuse que seul l'Esprit qui la produit en peut aussi donner l'intelligence. Il appartient au directeur de la découvrir au plus profond de la mer. Car bien souvent c'est sous les flots amers de la tribulation qu'elle se cache. Quelquefois pourtant, dès qu'elle apparaît, elle jette un vif éclat et l'âme ne peut douter qu'elle ne se trouve en face d'un trésor d'un grand prix. Sainte Thérèse, qui nous a surtout décrit les formes savoureuses et lumineuses de la contemplation, s'exprime ainsi :

« Le Seigneur veut alors, dans sa munificence, faire « comprendre à cette âme qu'il est tout près d'elle, si près « qu'elle n'a plus besoin de lui envoyer de messagers. Elle « peut lui parler elle-même et sans élever la voix, car, à « cause de sa proximité, il la comprend au seul mouve- « ment des lèvres.

« Ce que je dis ici semblera peut-être étrange puisque, « nous le savons très bien, Dieu est toujours avec nous « nous entend toujours. Sur ce point, aucun doute n'est « possible. Mais ici ce divin Monarque, notre Maître, veut « que nous nous rendions compte qu'il nous entend, que « nous éprouvions les effets de sa présence. Il lui plaît « d'agir dans notre âme d'une manière spéciale, en la « remplissant d'une très vive jouissance intérieure et exté- « rieure, et en lui faisant comprendre, ainsi que je l'ai dit « déjà, toute la différence qui existe entre les contente-

« ments d'ici-bas et cette satisfaction, ce plaisir, qui sem-
« ble combler en elle le vide creusé par le péché. C'est au
« plus intime d'elle-même que réside cette jouissance.
« D'où et comment l'a-t-elle reçue? C'est ce qu'elle ignore.
« Souvent même, elle ne sait ce qu'elle doit faire, désirer
« et demander. Il lui semble avoir trouvé tous les biens à
« la fois, mais elle ignore ce qu'elle a trouvé, et moi-même
« je ne sais comment en donner l'idée... » (*Vie*, ch. XIV.)

« Dans les temps où elle est favorisée de cette quiétude,
« l'âme n'a qu'une chose à faire : se comporter doucement
« et sans bruit. J'appelle bruit, produire avec l'entende-
« ment quantité de paroles et de considérations... Quel-
« ques menues pailles jetées avec humilité — si même on
« peut donner le nom de paille à ce qui vient de nous —
« feront ici bien mieux l'affaire qu'une grande quantité de
« bûches et contribueront davantage à faire prendre le feu.
« Par bûches, j'entends ces raisonnements qui nous
« paraissent si doctes, et qui, dans l'espace d'un *Credo*,
« auront étouffé l'étincelle... Il faut laisser l'âme se repo-
« ser auprès de celui qui est son véritable repos... Souvent,
« tandis qu'elle sera dans ce repos et cette union de la
« volonté, l'entendement se trouvera dans un égarement
« complet. La volonté voudra peut-être lui faire partager
« sa jouissance ou s'efforcera de le ramener ; elle fera bien
« mieux de l'abandonner que de se mettre à sa poursuite.
« Qu'elle reste à jouir de la faveur qui lui est accordée,
« comme une sage abeille au fond de sa retraite. Si, au
« lieu d'entrer dans la ruche, les abeilles s'en allaient
« toutes à la recherche les unes des autres, comment se
« ferait le miel? » (*Vie*, ch. XV.)

Le témoignage de sainte Thérèse est clair : dans l'oraison de quiétude la passivité des facultés n'est pas complète, la volonté seule est captive ; il peut y avoir encore

bien des distractions et il ne faut pas s'en mettre en peine, si l'on ne veut pas tout perdre.

C'est d'une contemplation déjà plus profonde que saint Jean de la Croix nous parle dans ce passage de la *Montée du Carmel* : « Cette divine lumière investit l'âme avec tant « de force, que celle-ci ne fait attention ni aux ténèbres, « ni à la lumière; elle demeure ainsi dans un profond « oubli de toutes choses, ne sachant pas où elle est, ni ce « qui s'est passé dans cette opération. De longues heures « s'écoulent en cet état, et ne paraissent qu'un instant à « l'âme lorsqu'elle revient à elle-même. Le temps suit son « cours, sans que l'âme captivée dans l'oraison s'en aper- « çoive. La cause de cet oubli du temps est la pureté et la « simplicité de cette connaissance qui envahit l'âme et la « simplifie en la dégageant de toutes les conceptions sen- « sibles et des formes imaginaires dont elle se servait « autrefois pour agir. Il est dit de cette courte oraison « qu'*elle pénètre les cieux*. Elle est courte, parce que la « notion du temps y échappe; elle pénètre les cieux, parce « qu'elle unit à Dieu par une connaissance sublime, dont « les effets intérieurs restent gravés dans l'âme à son insu » (l. II, ch. XIV).

Mais la quiétude n'a pas toujours cette forme savoureuse et absorbante. Peu d'âmes sont assez pures pour entrer d'emblée dans cette oraison si simple qui participe déjà en quelque sorte au *nunc stans* de l'éternelle vision. La contemplation infuse débute ordinairement dans l'aridité. Il ne faut pas s'en étonner. La lumière infuse de contemplation est béatifiante en elle-même, évidemment, mais en tombant sur des yeux encore faibles et malades, il est tout naturel qu'elle les blesse. L'amour infus de cette contemplation est une manne délicieuse qui a le goût de la vie éternelle, mais ceux-là seuls peuvent en savourer la déli-

catesse qui ont perdu tout à fait le goût des viandes et des oignons d'Égypte. C'est un feu dévorant, celui-là même qui brûle au sein de la Trinité Sainte ; mais avant d'embraser l'âme, il devra la purifier : telle la flamme, sur une bûche de bois vert, avant de l'embraser doit la dessécher au milieu des crépitements et d'une aveuglante fumée. Il est donc normal qu'au début, avant qu'elle ait produit son œuvre de purification, la contemplation infuse n'apporte que souffrances aux sens et à l'esprit. Mais si l'âme savait le prix de ces souffrances et l'excellence des biens qu'elles apportent, si elle savait reconnaître la main qui la façonne, elle préférerait mille fois cette sécheresse et cette obscurité non seulement à toutes les consolations de la terre, mais à toutes les consolations sensibles de la méditation ordinaire et à toutes les grâces *gratis datae*.

Pour mieux apprécier l'excellence de cette connaissance générale et amoureuse qui est alors départie à l'âme comme à son insu et en laquelle doit se consommer l'union de l'âme avec Dieu, revenons un peu sur nos pas.

Si nous avons interdit aux âmes favorisées de charismes de désirer ces faveurs célestes, ce n'est pas — j'espère qu'on l'a compris, autrement on n'aurait rien compris à la ligne de conduite que nous avons proposée aux directeurs de ces âmes — ce n'est pas pour limiter notre espérance et les munificences de Dieu à notre endroit ; tout au contraire, c'est pour ne pas restreindre le don de Dieu à la mesure de nos facultés bornées. Quand saint Jean de la Croix étudie dans la *Montée du Carmel* les différentes espèces de visions, il réprouve impitoyablement le désir de celles qui nous viennent par les sens ou qui s'impriment surnaturellement dans notre imagination ; avec une rigoureuse logique, il trouve qu'elles ne sauraient nous donner qu'une notion très indigne de Dieu. Quand il arrive aux visions

intellectuelles — les plus nobles et les plus délicates, où l'action du démon ne saurait s'immiscer, — il veut encore que nous dépassions celles qui ont pour objet les créatures, comme seraient celles des anges, car elles n'ont aucune proportion essentielle avec Dieu; elles ne peuvent donc, tout excellentes et sublimes soient-elles, servir de moyen immédiat à l'union divine (cf. *Montée*, l. II, ch. xxiv). Une seule vision, celle de l'essence divine, serait digne de fixer notre attention et d'arrêter notre amour. Mais nul ne peut voir Dieu sans mourir. Cette vision est réservée aux bienheureux du ciel et, par miracle, à quelques très rares privilégiés : un Moïse, un saint Paul, et encore d'une manière transitoire. Ce serait présomption insupportable d'y aspirer. Notre intelligence devra-t-elle donc se résigner à ne pas atteindre Dieu en lui-même ici-bas? Rassurons-nous, Dieu ne se montrera pas *sicuti est*, mais dans la nuée de la foi. Il touchera l'âme aux profondeurs de son être, là où les facultés ont leur racine, dans ce que Tauler appelle le *mens*. Sans nul intermédiaire de figures et d'images, par la seule effusion des dons d'intelligence et de sagesse, il se rendra quasi expérimentalement présent à l'âme : *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui* (Joan., xiv, 21). Ces mystérieuses touches sont propres à l'état d'union, dit saint Jean de la Croix, c'est déjà l'union. » A leur égard il ne conseille plus à l'âme de se conduire « négativement » ; qu'elle les accepte au contraire avec toute l'énergie de son amour. « C'est Dieu lui-même que l'âme reçoit et qu'elle goûte, mais non sans doute avec la plénitude et l'évidence de la claire vision béatifique. » (*Montée*, l. II, ch. xxvi.)

« Quelques-unes de ces connaissances et de ces touches, « par lesquelles Dieu atteint la substance de l'âme, l'enri- « chissent merveilleusement. Il suffit d'une seule d'entre

« elles pour enlever tout d'un coup à l'âme certaines « imperfections, dont elle n'avait pas su se défaire durant « le cours de sa vie, et, de plus, pour la laisser ornée de « vertus et comblée de dons surnaturels. Une de ces con- « solations si enivrantes pourra à elle seule récompenser « surabondamment l'âme de tous les travaux soufferts « pendant sa vie, fussent-ils sans nombre. Alors, investie « d'un courage invincible et d'un désir passionné de pâtir « pour son Dieu, l'âme est en proie à un tourment « étrange : celui de ne pas souffrir davantage. Aucune « comparaison, aucune conception naturelle ne sauraient « atteindre à ces notions lumineuses, supérieures à tout, « et que Dieu seul produit en l'âme en dehors de sa coo- « pération...

« Elles n'ont pas toutes cependant la même efficacité, et « n'engendrent pas les mêmes sentiments, car bien sou- « vent ces touches sont très faibles. Mais, si faibles qu'elles « soient, une seule est plus précieuse que la multiplicité « des considérations sur les créatures et sur les œuvres du « Tout-Puissant. Ces connaissances sont données à l'âme « à l'improviste et sans sa délibération, elle n'a que faire « d'y aspirer ; qu'elle se borne à se tenir humble et résî- « gnée à leur égard, et Dieu fera son œuvre quand et « comme il le voudra. » (*Montée*, l. II, ch. xxvi.)

O âmes qui cherchez Dieu avec un amour plein d'anxiété et qui vous désolez parce que vous ne pouvez plus faire usage comme autrefois du raisonnement et de l'imagination dans votre oraison, voilà ce que Dieu veut vous donner si vous vous résignez à le laisser faire. Cette contemplation, si sublime qu'elle dépasse toute vision et révélation, n'est pas d'autre nature que celle où Dieu vous a fait entrer en vous ôtant la faculté de discourir avec l'entendement. Quoique vous ne ressentiez que sécheresse et

obscurité, vous marchez certainement vers la lumière de vie. Au lieu de vous désoler de vos impuissances, remettez toutes vos facultés à celui qui veut les gouverner désormais. Ne savez-vous pas que vous possédez l'auteur des sept dons, et que ce divin Esprit veut vous mouvoir en tout, être la prière de votre âme, sa connaissance et son amour?

« Combien y en a-t-il qui commencent à marcher dans « le chemin de la vertu, et qui, au moment où Notre-Sei- « gneur veut les faire entrer dans la nuit obscure pour les « élever jusqu'à l'union divine, s'arrêtent court, soit « qu'elles redoutent de se laisser introduire dans cette voie, « soit qu'elles manquent d'un guide assez éclairé et assez « habile pour les faire arriver au sommet de la perfection ! « Quels regrets de voir un si grand nombre d'âmes, douées « par le Seigneur des talents et des grâces nécessaires « pour avancer dans sa lumière, et qui, si elles voulaient « ranimer leur courage, parviendraient à cet état sublime, « de les voir, dis-je, se traîner dans leurs rapports avec « Dieu par des sentiers vulgaires ! » (*Montée*, Prologue.)

Quand nous, prêtres, nous rencontrons une de ces âmes détachées du monde, avides de perfection, qui n'éprouvent plus que dégoût et impossibilité à méditer, poussons-la hardiment dans cette voie de contemplation où Dieu l'appelle (1). Interdisons-lui de faire effort pour revenir à son ancienne méthode et même pour produire des actes distincts autres que ceux qui se présenteront tout naturelle-

(1) Lire attentivement dans la *Montée du Carmel*, l. III, ch. XIII et XIV, et dans la *Nuit obscure*, l. II, ch. IX, les pages où saint Jean de la Croix traite des trois signes qu'il exige pour permettre aux âmes de quitter la méditation. De même qu'il est expédient de laisser le travail de la méditation en temps opportun, au risque d'entraver la voie de l'union, autant il est également indispensable de ne pas la quitter avant le temps voulu par l'Esprit de Dieu et d'y revenir à

ment sous l'influx des dons du Saint-Esprit. Prenons sans crainte la responsabilité de ce qu'elle estime une perte de temps et de la paresse.

« Cette âme avance beaucoup plus vite que si elle marchait elle-même, encore qu'elle ne le sente pas, parce « que Dieu la porte entre ses bras, si bien qu'elle gagne du « terrain sans éprouver la fatigue de la route. Bien qu'elle « soit tentée de se croire inactive, elle agit néanmoins « beaucoup plus réellement que si elle travaillait par elle-« même, parce que c'est Dieu même qui agit alors en elle. « Qu'elle ne s'en aperçoive pas, rien de plus simple, puis-« que les sens ne peuvent s'élever jusqu'à la hauteur des « opérations divines dans l'âme. Dieu agit, en effet, dans « ce silence mystérieux, où, comme l'a dit l'Esprit-Saint, « l'on entend les paroles de la Sagesse éternelle (Ecclés., « IX, 17). L'âme n'a donc qu'une chose à faire, c'est de se « remettre entre les mains de Dieu et de s'abandonner à « sa conduite paternelle avec une entière confiance.

« La moindre des merveilles de grâce que Dieu opère « dans l'âme par cette solitude surnaturelle et ce repos « tout divin est un bien d'un prix inestimable, infiniment « plus précieux que l'âme et son directeur ne le peuvent « comprendre; et toutefois, bien qu'ils ne puissent alors « s'en faire une idée exacte, le temps viendra où les effets, « se montrant au grand jour, leur révéleront la vérité tout « entière. Mais qui pourrait dire avec quelle déplorable « facilité ce monde de merveilles peut être ou étrangement

propos sous peine de tomber dans un semi-quiétisme [et de perdre du temps. Ces signes sont au nombre de trois :

Le 1er consiste à ne plus éprouver de goût ni de consolation dans la méditation ;

Le 2e à n'en pas trouver davantage dans les créatures;

Le 3e est un souvenir habituel de Dieu accompagné d'anxiété et d'une douloureuse sollicitude.

« bouleversé ou même complètement paralysé? Il suffit « pour cela de la moindre opération de l'âme qui s'avisera « d'appliquer ses sens ou ses appétits à la poursuite de « quelque connaissance distincte ou de quelque consola- « tion sensible.

« Que l'on se figure ce qui arriverait si une main com- « plètement étrangère aux lois de la peinture s'avisait de « retoucher un portrait de grand maître, chef-d'œuvre de « l'art, avec les plus grossières couleurs, à tort et à travers, « sans goût et sans harmonie. Mieux vaudrait assurément « détruire plusieurs toiles de mince valeur; le mal ne serait « ni si grand, ni si regrettable, ni si irréparable. Ainsi en « est-il des âmes. Bien que ce préjudice soit pour elles si « grand qu'il est impossible, en le signalant, de dépasser « les limites du vrai, il est cependant si commun que « c'est à peine si l'on trouve un directeur qui n'y jette pas « les âmes dont Dieu s'empare par cette sorte de recueille- « ment pour les élever à la contemplation surnaturelle.

« Toutes les fois, en effet, que Dieu commence à répan- « dre sur l'âme cette onction intime qui résulte d'une « connaissance amoureuse, sérieuse, paisible, solitaire et « très éloignée de tout ce qui tombe sous les sens et des « pensées naturelles à l'esprit humain, il la tient dans cet « état sans qu'elle puisse ni goûter ni méditer aucune « vérité du ciel ou de la terre, parce qu'il l'absorbe uni- « quement dans cette onction précieuse qui l'entraîne à la « solitude et à ce saint repos.

« Alors viendra un de ces malencontreux directeurs qui « ne savent que frapper à grands coups de marteau comme « le forgeron sur l'enclume; et parce qu'il ne connaît pas « d'autre doctrine que celle-là, il lui tiendra ce langage : « Allez, marchez donc; quittez cette voie, vous perdez votre « temps, tout cela n'est que de l'oisiveté; prenez un sujet

« d'oraison et méditez-le, faites des actes, car il faut que « vous en fassiez de votre côté et que vous vous mettiez en « mouvement ; tout le reste n'est qu'illusion et amusement « frivole. » Comme ces directeurs ne connaissent ni les « degrés d'oraison ni les voies de l'esprit, ils ne s'aper- « çoivent pas que ces actes qu'ils prétendent imposer à « l'âme, il y a longtemps déjà qu'elle les a faits, et que « cette voie où l'on marche à l'aide du raisonnement, elle « l'a parcourue tout entière, puisqu'elle est arrivée au « sacrifice de tout le sensible. Ils ne songent pas que lors- « qu'un voyageur, après avoir franchi la route, est parvenu « au terme, il ne lui est plus nécessaire de continuer à « marcher, puisque, en marchant toujours, il ne ferait que « s'éloigner du but. Et comme ils ne comprennent pas « que cette âme est entrée dans la vie de l'esprit, où il n'y « a plus ni raisonnement, ni sentiment, où Dieu agit sur « elle d'une manière très intime en lui parlant au cœur « dans la solitude, ils superposent à l'onction divine des « onctions humaines et misérables, qui proviennent de « connaissances communes et de consolations vulgaires « dont ils la forcent à se nourrir. C'est ainsi qu'ils lui font « perdre, avec la solitude et le recueillement, l'admirable « et divine peinture que Dieu travaillait à perfectionner en « elle. De là, il résulte que l'âme d'abord ne fait pas ce « qu'ils lui demandent parce qu'elle ne le peut plus, et « qu'ensuite elle ne profite pas de ce que Dieu voulait « faire en elle, parce qu'ils l'en empêchent.

« Ce que doivent se rappeler avant tout les directeurs « auxquels je m'adresse, c'est que le Saint-Esprit est, dans « cette grande affaire, l'agent principal, le moteur essen- « tiel des âmes. Il ne cesse donc jamais de veiller sur elles, « il prend un soin continuel de tout ce qui peut contribuer, « en les faisant avancer en perfection, à les conduire à Dieu

« plus promptement et de la manière la plus avantageuse. « Le directeur, il est donc à propos qu'ils en soient pro- « fondément convaincus, ne doit point agir dans une « chose d'une si haute importance; il n'est qu'un instru- « ment et rien de plus, dont l'office est simplement d'aider « les âmes à marcher d'après les règles de la foi et les pres- « criptions de la loi divine, suivant ce que Dieu demande « de chacune d'elles. Leur unique préoccupation doit donc « être, non pas assurément de plier les âmes à la méthode « qu'ils préfèrent et à la voie qu'ils suivent eux-mêmes, « mais bien d'étudier attentivement la voie par laquelle « Dieu les conduit; et s'ils ne peuvent la saisir, de les « laisser aller sans leur causer aucun trouble.

« Lorsque le soleil, en se levant, visite votre maison de « ses rayons, il pénètre aussitôt dans l'intérieur si vous lui « en ouvrez les issues; et Dieu, *qui ne dort jamais en gar-* « *dant Israël* (Ps. CXX, 4), entrera aussi dans l'âme qu'il « trouve vide de tout pour la remplir de ses trésors. Dieu « environne donc les âmes de ses sollicitudes, et se tient « prêt à y entrer comme le soleil dans la maison dont « nous parlions tout à l'heure. Ceux qui les guident n'ont, « par conséquent, rien autre chose à faire qu'à les dispo- « ser conformément aux lois de la perfection évangélique « qui consiste dans le dépouillement et le vide du sens et « de l'esprit. Il ne leur appartient pas d'aller plus loin et « de chercher à construire eux-mêmes l'édifice; c'est une « œuvre réservée à *Celui de qui descend toute grâce et tout* « *don parfait* (Jacob, I, 17). *Si le Seigneur ne construit lui-* « *même la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la* « *bâtissent* (Ps. CXXVI, 1). Et, puisqu'il est l'architecte sur- « naturel, lui seul a le droit d'élever dans chaque âme l'édi- « fice surnaturel selon son bon plaisir. Pour vous, préparez « la nature à cette grande œuvre, en travaillant à l'anéantir

« dans tout ce qui lui appartient en propre. Voilà votre « office; celui de Dieu est, selon la parole du Sage, de « diriger la marche de l'âme (*Prov.*, XVI, 9), c'est-à-dire « de la conduire à la possession des biens surnaturels, « par des voies et des moyens que ni vous ni l'âme elle- « même ne pouvez connaître.

« Gardez-vous donc bien de dire qu'elle n'avance pas et « qu'elle ne fait rien. Si l'âme, alors, ne goûte pas plus « qu'auparavant les connaisssnces particulières, elle pour- « suit toujours, soyez-en sûr, sa marche vers le surnatu- « rel. — Mais, direz-vous, elle n'a point de connaissance « distincte. — Et moi, je vous dis que si elle en avait, « elle n'avancerait pas, parce que Dieu est incompréhen- « sible et qu'il surpasse infiniment la portée de l'entende- « ment humain. C'est pourquoi plus l'âme avance, et plus « elle doit s'éloigner d'elle-même, en marchant à la seule « clarté de la foi et en croyant sans voir. On s'approche « donc plus près de Dieu par la privation que par la « possession de ces connaissances. Pourquoi donc vous « affliger de la voir dans ce dénûment? Si l'entendement « ne revient pas en arrière, en voulant s'occuper de con- « naissances distinctes et en recourant à d'autres manière « res humaines de saisir les choses, il avance réellement, « parce qu'il marche en s'appuyant toujours davantage sur « la foi. Et comme l'entendement ne sait pas et ne peut pas « savoir ce qu'est Dieu, il avance vers lui d'autant plus « qu'il comprend moins. Par conséquent ce que vous « condamnez dans cette âme est précisément ce qu'il y a « de plus heureux en elle puisque sa grande affaire est de « ne pas s'arrêter à des connaissances distinctes et de « faire chaque jour de nouveaux progrès dans la perfection « de la foi.

« Peut-être objectera-t-on que si l'entendement n'a

« aucune connaissance distincte, la volonté condamnée à « rester oisive sera impuissante à aimer, puisqu'il est « impossible d'aimer ce que l'on ne connaît pas (1).

« Sans doute, lorsqu'il s'agit des opérations et des actes « de l'âme dans l'ordre de la nature, rien n'est plus vrai « que ce principe enseigné par les philosophes, qu'on ne « peut aimer que ce que l'entendement connaît d'une « manière distincte. Mais s'il s'agit de la contemplation « infuse, qui est un don surnaturel de Dieu, et c'est de « celle-là que nous parlons, il n'est nullement nécessaire « que l'âme ait aucune connaissance distincte ni qu'elle « fasse grands efforts de raisonnements. Dieu, alors, lui « communique une connaissance amoureuse, qui est une « sorte de lumière dont la clarté et la chaleur sont inséparables, sans qu'on puisse les discerner l'une de l'autre. « Aussi l'amour de la volonté a-t-il précisément les mêmes « qualités que la connaissance de l'entendement. Et, en « effet, la contemplation ne donne qu'une connaissance « générale et obscure, au moyen de laquelle l'entendement « ne parvient pas à comprendre distinctement ce qui lui « est présenté; et l'amour de la volonté placé dans les « mêmes conditions demeure, lui aussi, sans aucun objet « spécial et distinct.

« Il n'est donc nullement à craindre que la volonté « demeure dans l'oisiveté, puisque, si elle cesse de faire « des actes qui, étant son œuvre à elle, s'appuient sur des « connaissances particulières, Dieu par la connaissance « que lui donne la contemplation, l'enivre, ainsi que nous « venons de le dire, d'une grâce infuse d'amour. Les actes « d'amour qui découlent de cette contemplation infuse ont « une perfection, un mérite, une douceur d'autant plus

(1) C'est l'axiome philosophique : « Nihil volitum, nisi præcognitum. »

« admirables, que le principe divin qui, en répandant cet « amour dans l'âme, l'embrase de ses feux, a une plus « sublime excellence. Comme la volonté entièrement déta- « chée de tous les goûts sensibles est tout près de Dieu, cet « amour unit étroitement et, pour ainsi parler, identifie « l'âme avec lui. » (*Vive flamme*, strophe III.)

Si nous n'avons pas reculé devant une si longue citation, c'est parce qu'elle éclaire parfaitement la notion de la connaissance générale et amoureuse propre à la contemplation — notion assez obscure en elle-même, il faut bien l'avouer, pour qui n'a pas une grande expérience, — et qui ne la saisit pas bien, ne sait encore rien de l'essence de la contemplation infuse. Cette « obscurité translumineuse » est son fond. Sur ce fond peuvent se greffer des lumières distinctes sur tel ou tel attribut de Dieu, tel ou tel mystère. Qui de nous n'a rencontré de ces âmes ignorantes de toute théologie et divinement éclairées sur notre dogme, sur l'Écriture sainte?

Saint Jean de la Croix a parlé longuement de ces lumières sublimes dans son *Cantique spirituel* quand il traite des fiançailles de l'âme avec son Dieu. Cependant il a bien soin de nous faire remarquer que « toute vue, toute connaissance des choses surnaturelles ne saurait nous aider autant pour grandir dans l'amour de Dieu que le plus petit acte de foi vive et d'espérance, accompli dans un dénûment complet de toute lumière » (*Avis*, 100). L'âme doit se nourrir bien plus de ce qu'elle ne comprend pas de Dieu que de ce qu'elle en comprend. Aussi le saint Docteur a-t-il pu dire : « Une des grâces et des faveurs les « plus insignes que Dieu accorde à une âme en cette vie, « bien que ce ne soit pas d'une manière durable, mais « passagère, consiste à lui donner une connaissance si vraie et un sentiment si relevé de lui-même, qu'elle

« comprend clairement l'impossibilité où elle est d'en « avoir pleinement ici-bas la connaissance et le senti- « ment » (*Avis*, 103).

Remarquons toutefois que ces lumières ne sont pas des lumières se rattachant à l'esprit de prophétie — grâces *gratis datae* —; elles restent du domaine de la foi : dans l'oraison ordinaire, la foi est discursive; dans l'oraison infuse, sous l'influx du don de sagesse, elle devient intuitive, si l'on peut s'exprimer ainsi; elle entre dans le cœur même du mystère et en découvre toutes les harmonies, toutes les convenances. Sous ce reflet de la lumière d'en haut, les apparentes contradictions s'évanouissent et l'évidence se fait, si bien que vous entendrez ces âmes s'écrier : Je ne crois plus, je vois. Ce n'est qu'une façon de parler. Ces âmes restent en plein mystère, en pleine foi. Qu'elles essaient — revenant en arrière — avec leur raison raisonnante, avec le vocabulaire de la terre, de rendre compte de ce qu'elles ont vu, elles ne pourront encore qu'épeler la vérité qu'elles ont embrassée d'un regard si simple et si lumineux.

La contemplation infuse a ses lumières et ses douceurs, qui n'ôtent rien au mérite de sa foi. Elle a aussi ses ténèbres et ses angoisses, qui y ajoutent encore. Ces alternatives sont très fréquentes, et elles se retrouvent dans tous les stades du chemin spirituel. Cependant, ordinairement ces épreuves se font sentir davantage au début et vers la fin. Au début — nous l'avons déjà constaté et nous ne nous y attarderons plus —, quand Dieu retire l'âme de la voie des sens et de la méditation pour la faire entrer dans celle de l'esprit ou de la contemplation, il y a comme du désarroi dans cette âme : ne comprenant pas encore la nature des biens qu'elle reçoit, devant son inaction forcée elle s'imagine que la source des biens spirituels est tarie

pour elle et que Dieu l'a abandonnée puisqu'elle ne trouve plus ni soutien, ni consolation dans les exercices de la vie intérieure. C'est ce que saint Jean de la Croix appelle « *la nuit des sens* ». — Si cette âme a un directeur averti et qu'elle soit, par ailleurs, docile à sa conduite et à celle du Saint-Esprit, elle s'habituera vite au régime des dons et ne tardera pas à trouver une grande force et une grande douceur dans ce nouveau mode d'oraison, tout de silence et de paix. L'esprit s'est considérablement fortifié aux dépens de la partie sensible. Mais à son tour, il aura besoin d'être purifié pour entrer plus avant dans les profondeurs de la Sagesse divine et recevoir les touches sublimes dont nous avons parlé plus haut. Alors se produisent les purifications passives. C'est ce que saint Jean de la Croix appelle « *la nuit de l'esprit* ».

Par le seul fait que la lumière va toujours croissant dans une âme fidèle, il pourra en résulter une impression d'aveuglement très douloureuse. « Lorsque la céleste lumière « de contemplation envahit une âme encore impuissante « à la supporter, elle la jette dans les ténèbres spirituelles ; « car la clarté de l'une surpasse les forces intellectives de « l'autre et paralyse son mode naturel de comprendre. « C'est pourquoi saint Denys et les autres théologiens « mystiques appellent cette contemplation infuse un rayon « de ténèbres, ainsi nommé par rapport à l'âme qui n'est « pas encore purifiée et éclairée. David dit à ce sujet : *Une « nuée est autour de Dieu, et l'obscurité l'environne* « (Ps. XCVI, 2). Ce n'est pas qu'il en soit ainsi en réalité, « mais seulement eu égard à notre faible entendement, qui « est ébloui et aveuglé dans cette immense splendeur et ne « peut s'élever à une hauteur si sublime. *Les nuées se sont « fendues par l'éclat de sa présence* (Ps. XVII, 13), ajoute le « Roi-Prophète. C'est ce qui a lieu pour notre entendement

« par rapport à Dieu. Lorsque le souverain Maître envoie « sur l'âme, qui n'est pas encore transformée, les splendi- « des rayons de sa plus secrète sagesse, il jette son intelli- « gence dans d'épaisses ténèbres. » (*Nuit*, l. II, ch. v.)

Autre cause de souffrance : les imperfections de cette âme frappée par ce rayon de la pureté essentielle. « A la « lueur de cette lumière si pure qui l'envahit pour en chas- « ser les impuretés, l'âme se voit toute misérable et toute « souillée; il lui semble que Dieu s'élève contre elle et « qu'elle s'élève contre Dieu. C'est là un sentiment on ne « peut plus pénible. Se croire rejeté de Dieu, c'est une des « tribulations dont Job se plaignait le plus, lorsque, sou- « mis par Dieu à une semblable épreuve, il s'écriait : « *Pourquoi m'avez-vous mis en hostilité avec vous, et m'a-* « *vez-vous rendu à charge à moi-même ?* (*Job*, VII, 20.) Cette « divine et obscure clarté révèle manifestement à l'âme « toute son impureté : elle comprend, grâce aux rayons « lumineux qui l'éclairent, qu'elle est indigne du regard « de Dieu et des créatures. Ce qui augmente encore son « tourment, c'est la crainte de ne jamais trouver grâce « devant le Seigneur et de n'avoir plus aucun bien à espé- « rer. Tout son esprit est plongé dans la connaissance « approfondie de ses misères et de ses maux, elle touche « du doigt et reconnaît que de son propre fonds elle ne « saurait attendre autre chose (ch. v)...

« Au milieu des étreintes de cette contemplation qui la « purifie, l'âme se voit à l'ombre de la mort, elle semble « participer aux angoisses et aux tortures de l'enfer, c'est- « à-dire elle se sent privée de Dieu, châtiée, repoussée par « lui, et elle porte tout le poids de son indignation. » (l. II, ch. VI.)

Que le directeur ne se trouble pas de cette phase tragique, j'oserais dire, de la contemplation infuse, même si

l'état morbide du pauvre patient contribuait à entretenir ces souffrances intimes, car, même dans ce cas, elles ne seraient pas privées de leur action purgative. Qu'il cherche à lui faire aimer un état si douloureux puisqu'il est impuissant à l'en faire sortir ; qu'il lui redise les encouragements que saint Jean de la Croix prodigue avec tant de compassion à l'âme qu'il dirige vers les sommets. Le saint estime tant ces ultimes purifications qu'il les montre comme la récompense de toute une vie d'abnégation et le prix des souffrances extérieures supportées jusque-là. « O « âmes qui voulez marcher dans la consolation et la sécu- « rité, si vous saviez combien il vous est bon d'être affligées « pour parvenir à cet état, combien la souffrance et la « mortification sont avantageuses quand il s'agit d'acqué- « rir des biens si élevés, vous ne chercheriez nulle part « aucune consolation; vous ne voudriez pas autre chose « que la croix avec son fiel et son vinaigre, et vous vous « estimeriez souverainement heureuse de l'avoir en partage, « parce que vous verriez que, mourant ainsi au monde et « à vous-mêmes, il vous serait donné de vivre en Dieu au « milieu de délices purement spirituelles. En souffrant « avec patience les épreuves extérieures, vous méritez que « le Seigneur arrête sur vous ses regards divins afin de « vous purifier et de vous délivrer de toutes vos imperfec- « tions par des peines spirituelles très intérieures. Car il « faut avoir rendu de grands services à Dieu, avoir montré « une patience à toute épreuve et une longue persévérance, « il faut, en un mot, se rendre extrêmement agréable à ses « yeux *pour obtenir une grâce aussi grande que celle de « cette parfaite purification.* C'est pourquoi l'Ange disait « au saint homme Tobie qu'il fallait, parce qu'il était « agréable à Dieu, qu'il fût visité par la tribulation, afin « d'être éprouvé plus parfaitement et disposé de la sorte à

« recevoir de plus grandes faveurs. (Tob., XII, 13.)...
« C'est ainsi que Dieu agit à l'égard des âmes qu'il veut
« faire arriver à une perfection éminente. Il permet qu'elles
« soient tentées, affligées, tourmentées, purifiées intérieu-
« rement et extérieurement par la souffrance parvenue
« jusqu'à ses dernières limites, afin de les déifier ensuite
« par l'union avec sa divine sagesse; et c'est là le plus haut
« degré d'élévation qu'elles puissent atteindre en ce
« monde. Mais il les purifie d'abord par cette même
« sagesse, dont le roi David nous dit : *La sagesse du Sei-*
« *gneur est semblable à l'argent éprouvé au feu, purifié*
« *dans le creuset et raffiné jusqu'à sept fois* (Psalm. XI, 7),
« c'est-à-dire parfaitement pur. » (*Vive flamme*, stro-
phe II.)

Que le directeur ne se lasse pas si la pauvre âme ne s'ouvre pas à la consolation qu'il lui apporte. Ces souffrances-là ne peuvent être adoucies que par Celui qui les cause. Qu'il s'estime heureux s'il n'ajoute pas à ses peines et s'il obtient qu'elle multiplie ses actes de foi, d'espérance et de charité; c'est pour lui faire pratiquer ces vertus théologales à un degré héroïque que Dieu permet toutes ces tentations et toutes ces angoisses. Saint Jean de la Croix avait bien l'expérience de ces états quand il écrivait : « En vain
« le directeur fait-il valoir toutes les raisons qui peuvent
« la consoler, en l'assurant qu'il résultera un bien de tou-
« tes ces peines, elle n'y veut pas ajouter foi. Elle est telle-
« ment abreuvée d'amertume et submergée dans un océan
« de maux, où elle voit distinctement ses misères, qu'elle
« s'imagine être incomprise de son directeur, et n'attribue
« le langage de celui-ci qu'à l'ignorance de ce qu'elle
« éprouve au fond du cœur. Ces entretiens, loin de la
« consoler, accroissent sa douleur; elle n'y trouve pas le
« remède à son état de souffrance, et en effet il n'y est pas.

« Car tant que la purification n'aura pas atteint le degré « voulu par le Seigneur, aucun moyen, aucun adoucisse- « ment ne sera capable de calmer les angoisses de ce cœur. « Le prisonnier enfermé pieds et poings liés dans un obs- « cur cachot, étendu sans mouvement, ne voit venir et « n'attend plus aucun secours, ni d'en haut ni d'en bas. « De même, l'âme incapable par elle-même de hâter sa « délivrance, demeurera dans l'angoisse et dans les ténè- « bres jusqu'à ce que son esprit soumis, humilié et purifié « ait acquis, par son dégagement absolu de tout, l'imma- « térialité, la simplicité et la délicatesse au moyen des- « quelles il ne fera plus qu'un avec l'Esprit de Dieu, selon « la mesure où sa miséricorde lui accordera l'union d'a- « mour. En raison de cette mesure, l'épreuve sera plus ou « moins forte et aura une durée plus ou moins longue.

« Mais si l'union doit être sérieuse et durable, la purifi- « cation, si rigoureuse qu'elle soit, se prolongera des « années, toutefois avec des intervalles que Dieu dispen- « sera à l'âme, en interrompant la forme et le mode de « cette contemplation purifiante, pour la rendre illumina- « tive et amoureuse. » (*Nuit*, l. II, ch. VII.)

Nous avons été certainement frappés, dans cette rapide étude des voies mystiques, de la diversité de ces voies et de constater comment les souffrances s'y succédaient aux délices, les ténèbres à la lumière. Parmi ces alternatives, souvent déconcertantes pour un directeur peu expéri- menté, sa ligne de conduite cependant est bien simple : il n'a qu'à donner la vérité aux âmes pour les maintenir en toute occurrence dans l'humilité et la magnanimité. Il ne leur permettra pas de se replier sur elles-mêmes, mais il leur montrera Dieu. Dieu immuable, Dieu, bien infini, transcendant tout bien, bien diffusif de soi, Dieu pureté et

amour infini ne demandant qu'à se donner aux âmes et. en se donnant, purifiant toujours davantage, pour pouvoir toujours donner plus.

Que l'âme comblée de charismes et de faveurs sensibles s'humilie et espère. Qu'elle ne s'y arrête en aucune façon. Dieu par là ne fait que la disposer à des grâces plus élevées. Car, comme très judicieusement le fait remarquer saint Jean de la Croix, « Dieu ne se refuserait pas à lui communiquer dès le commencement la pureté de l'esprit, si ces deux extrêmes, les sens et l'esprit, l'humain et le divin, pouvaient immédiatement s'adapter et s'unir par un seul acte sans l'intervention préalable d'actes multipliés qui servent de préparation à l'âme » (*Montée*, l. II, ch. 7). Si Dieu l'en prive pour la mettre dans l'obscurité et l'aridité, qu'elle s'humilie encore et qu'elle espère encore plus. Que la mesure de sa souffrance soit celle de son espérance, car elle lui donne la mesure de la purification qui s'opère et des biens qui l'attendent.

Aux unes et aux autres, le directeur rappellera ce grand principe de saint Thomas : « L'amour en Dieu ne suppose pas l'amabilité, mais au contraire, il la pose : *Amor Dei est infundens et creans bonitatem in rebus* » (I^a, q. 20, a. 2). Tout orgueil et tout découragement fuient devant cette vérité : « *Qu'as-tu que tu n'aies reçu?* » (I Cor., IV). « ... *Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort* » (II Cor., XII, 10). Si je me reconnais pauvre et misérable, ce regard créateur tombera sur moi, et je serai comblé.

C'est la vérité qui délivre. Donnons-la abondamment aux âmes qui viennent à nous ; et pour cela, nourrissons-nous-en nous-mêmes dans les Livres Saints et le cœur à cœur avec la divine Sagesse.

M. VINCENT.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Un oublié :

Clément Roux, « le saint homme de Grasse »

Lorsque le voyageur sérieux demande autre chose à la ville des parfums que ses horizons bleus ou ses champs de roses, et s'enquiert des célébrités qui ont illustré la ville, on ne manque pas de lui parler de Fragonard, ou même de la comtesse de Cabris, sœur tumultueuse de Mirabeau, mais, par un oubli mystérieux et injuste, personne ne songe à lui parler d'un homme, mort en 1892, et qui suffirait à lui seul à illuminer une ville et même un pays. Aussi est-ce tout à fait par hasard que je trouvais récemment, à la bibliothèque de la Visitation de Grasse, le livre du R. P. Lambert intitulé *Le saint homme de Grasse.* Par hasard, ai-je dit? mais non, ce mot n'a pas de sens dans la langue chrétienne ; sans doute il était l'heure que Clément Roux, l'admirable converti, l'extraordinaire et aventureux Clément Roux, sortît de l'oubli et surgît comme un animateur de premier ordre pour les consciences médiocres ou endormies.

Il était né à Auribeau en 1825, dans un de ces petits villages pittoresques entre la montagne et la mer si nombreux dans ce pays, mais il n'avait pas trois ans que ses parents,

qui étaient pauvres, vinrent s'installer à Grasse dans l'espoir d'y vivre un peu plus à l'aise. Pour lui, Clément, dès qu'il fut assez grand, on le mit au collège. Il était beau, original, supérieur à ses camarades, et il lui arriva l'aventure ordinaire des collégiens qui se croient débrouillés : il perdit la foi. Il avait une sainte mère cependant, et il faudrait écrire l'histoire de cette mère qui fut vraiment, quoique humble femme, une Monique. Et Clément Roux grandit et s'exalte. Il est Hugolâtre, Byronien : « J'ai été l'une des innombrables victimes du romantisme », écrivait-il. En 1845, il était bachelier. Que va-t-il faire? Il sait tourner une élégie, voire une ode, il a les cheveux longs, les yeux sombres. Il sera poète. Poète? Mais les siens qui se sont sacrifiés pour l'instruire, mais sa mère? Et Clément Roux s'immole pour l'amour de sa mère. Une passion violente et malheureuse le désespérait à ce moment. Il ne faut pas trop demander à un amoureux, à un fanatique de Byron. Être professeur, être pion, lui paraît au-dessus de ses forces; il signe un engagement sur un vaisseau de guerre. Et tout de suite il est servi. Dans son voyage en Amérique, d'épouvantables tempêtes secouent le navire. On croit le voir sur la proue, les bras croisés, pâle et fatal. Le vaisseau entre enfin dans le port de Montevideo. La France et l'Angleterre étaient en guerre avec la République Argentine, et Clément Roux fut embarqué sur une goélette légère qui devait croiser sur l'Uruguay et capturer les navires ennemis. Il connut alors les courses nocturnes, les scènes de pirateries, les surprises de forbans, et il devint une sorte d'aventurier déchaîné. La pensée de sa mère surnageait encore pourtant. dans le désordre; la nature elle aussi, plus grandiose que partout dans les forêts vierges qu'il voyait, mettait un peu d'apaisement en son âme. Réminiscence romantique ou sentiment vrai, il écrivait

plus tard : « Là, sous ces dômes immenses de verdure, je « restais des heures en contemplation et comme en extase, « adorant Dieu sans le savoir. » Au bout de deux ans de cette vie romanesque et sauvage, il revenait à Montevideo, par une nuit de tempête, où il manquait périr sans songer un instant à prier Dieu. A terre, il se laisse rouler aux plus basses orgies; enfin, mécontent de lui et du métier, il demande à revenir en France avec la Frégate-Amiral et s'embarque à nouveau vers l'inconnu. Les puissances démoniaques étaient-elles acharnées à perdre le futur saint? Une trombe formidable, un « pampero » effrayant soulève la mer et manque de faire couler le vaisseau. Mais le calme se rétablit, Jésus a commandé sans doute, la navigation s'effectue normalement jusqu'à Brest, et de nouveau c'est la vie brutale et débraillée du matelot en bordée. Clément Roux a sa paye en poche, il entend se divertir, et c'est à Paris qu'il court, et non à sa mère, à laquelle il ne revient qu'après de longues errances à travers la France et les aventures.

Le voilà assagi, semble-t-il. Il sollicite un poste de surveillant au Collège. Oh! ce n'est pas sans répugnance : « Si j'embrassais cette carrière, dit-il, ce n'était ni par vocation, ni par goût, mais par la nécessité de travailler et de vivre, car, dans le naufrage de mes illusions et de mes qualités morales, il m'était resté le sentiment de l'honneur et du devoir. » Il a 22 ans. C'est un étrange surveillant que ce matelot basané, avec son collier de barbe brune, ses grands yeux noirs enfoncés, ses cheveux bouclés; les élèves redoutent la force herculéenne, ses jurements; on le craint, on ne l'aime pas. Peu lui importe : lui, il étudie, il veut s'instruire, arriver; mais il paraît voué aux aventures. En 1848, Garibaldi, pourchassé par les Autrichiens, le rencontre et veut l'enrôler. Clément vibre à cet appel; ils s'étreignent,

mais, soudain Roux se rembrunit, il a pensé à sa mère. C'en est fait, il restera, et c'est la seconde fois qu'apparaît dans cette vie le rôle providentiel de cette mère qui pourtant ne faisait rien que prier et souffrir.

Cependant, il a besoin d'une revanche; aux vacances il va s'amuser à Marseille, où les endroits de plaisir, les lieux suspects ne manquent pas; d'ailleurs il s'y bat en duel et il est blessé grièvement; on dirait qu'il a soif de cette vie de casse-cou et qu'il se venge ainsi de la médiocrité de son existence.

Et le voici à Grasse, devenu homme du monde. Il est au bal, et c'est là que Dieu, pour la première fois, va le saisir. Au milieu des valses, il entend une voix intérieure lui murmurer : « Jusques à quand t'abandonneras-tu à ces « vanités et à ces mensonges? » et il s'enfuit. Il s'enfuit sur la route, il court sous les oliviers, il monte les pentes escarpées des collines, sur un sommet d'où son regard embrasse le magnifique panorama de la plaine et de la mer. Il monte encore, et voici une croix. O mystérieuse main de Dieu! Il s'arrête, il tombe à genoux en pleurant. Après de tels instants, comment revenir parmi les hommes? Le fugitif continue d'errer, il passe ainsi huit jours dans la solitude, tantôt près du torrent, tantôt sur les hauteurs, et revient enfin, pâle et épuisé...

Cependant rien n'est changé dans sa vie. En 1851, il décide à nouveau d'être homme de lettres. Il compose un grand poème révolutionnaire, *Le Proscrit*: Paris le voit de nouveau, frappant vainement aux portes de Lamartine et de Victor Hugo, poliment éconduit à la *Revue des Deux Mondes*, accueilli enfin par une gracieuse muse, Louise Colet, séduite peut-être par l'aspect de cet étrange garçon. Le poème est applaudi chez elle, et Clément Roux croit à la gloire, à la fortune. Soudain le même toucher léger et

bien connu qui l'a tant de fois ramené à la raison se pose sur son cœur : « ma mère..... », et il revient encore une fois. Ah ! c'est en toute connaissance de cause qu'il pouvait écrire plus tard, beaucoup plus tard : « Sachez que « les prières d'une mère chrétienne sont toutes-puissantes « sur le cœur de Dieu. »

Au collège de Grasse, où il a repris son humble poste, le principal est changé pour un prêtre. Clément Roux et lui se heurtent presque aussitôt, et le jeune surveillant se refuse net d'accompagner les élèves à l'instruction religieuse. Mais Dieu va multiplier les appels, Un jour, Roux trouve une Bible sur sa table. Il va la repousser, mais non, il l'ouvre, et il est remué. Il n'en faut pas davantage pour qu'il se mette à étudier les Écritures, et bientôt c'est de l'éblouissement : déjà à cette époque le travail est assez sensible pour qu'il puisse écrire des vers comme ceux-ci :

Fuyez, illusions ! ô monde, ta victime
Va planer à jamais sur ta corruption...
Je ne rêverai plus que d'un rêve sublime :
Les cieux ! l'éternité ! ma résurrection !

Sa résurrection, elle est plus proche qu'il ne le pense, mais Clément Roux était destiné aux avatars, il ne devait atteindre le port qu'après des tempêtes renouvelées.

Au moment de Pâques il est assez sérieusement remué pour ne pas repousser les conseils de sa mère sur son devoir de chrétien ; il lutte, et, ne sachant à quoi se résoudre, cet homme, que n'effraient jamais les décisions héroïques, va frapper à un monastère à 16 lieues de Grasse. Là il prend conseil, revient apaisé, heureux. Il s'approchera de la table sainte, il le déclare à sa mère, et la pauvre femme verse des larmes de joie, de ces larmes qui paient les mères de longues années de prières douloureuses. Et la vie de Clément Roux devient sérieuse, régulière. Seule-

ment c'est un cœur tourmenté, il manque de direction, d'appui. Ne voilà-t-il pas qu'il se figure passer pour un hypocrite aux yeux de cette ville qu'il a scandalisée? Et, pour échapper à ce tourment, il demande son changement pour Alger, où est maintenant son ancien principal. A Marseille nous retrouvons sa mère qui l'a accompagné. De ses mains tremblantes elle lui remet un petit crucifix qu'il promet de porter toujours sur sa poitrine. O prescience des cœurs purs! Peu de jours après, cette croix devait sauver son fils d'une chute infâme. A peine débarqué, il court avec de joyeux compagnons à cette Casbah, aux ruelles inquiétantes où des femmes voilées se tiennent près des portes entr'ouvertes. Mais il résiste et passe. Il est décidé à vivre en chrétien. Le travail, la prière, occupent ses journées; il visite les églises et les mosquées, ému de cette gravité musulmane et du spectacle de ces hommes prosternés qui devraient faire rougir nos prétendus chrétiens. Il profite même de quelques jours de vacances pour aller faire une retraite à cette Trappe de Staoueli, spoliée depuis elle aussi, et que devaient sanctifier quelque temps les vertus du Père de Foucauld. N'est-il pas sauvé, purifié? Il a psalmodié l'office de nuit avec les moines, il a pleuré d'amour... Non, il retourne à la Casbah, une arabe sourit, il la suit. O mère, humble mère! Tu priais sans doute à cette heure, et tu sentais passer sur toi une épouvante. Il va tomber, il est déjà dans les bras du péché, lorsque la mulsulmane voit la petite croix et, la montrant de son doigt teint de henné, elle se moque du « Roumi », mais il s'est redressé soudain, et, beau dans sa rudesse, il soufflette la femme et s'en va.

Que c'est grand une vie d'homme qui lutte et que travaille la grâce! Clément Roux s'était vu près de l'abîme, il était épouvanté de la force de ses instincts, mais déjà il connaissait l'unique remède : la cathédrale était tout près,

il y entra, se confessa, fut absous et consolé : « Mon fils, lui dit le prêtre, l'homme tombe et l'ange se relève. » Ces paroles l'éblouirent, bien longtemps après il se les rappelait avec gratitude. Et la vie surnaturelle reprit, plus profonde et plus douce. Au bout de deux ans de séjour à Alger, la chaire de troisième à Grasse venant à être vacante, on la lui offrit, et Clément Roux repartit pour la France. Tout de suite il s'affirme catholique pratiquant devant tous; il se mortifie pour se mater, dit-il; il n'est que devoir, prière, pénitence...

Et il retombe..... il retombe pendant plus d'un an. Comment de telles choses sont possibles, il faut le demander aux malheureux qui lui ressemblent, et ils sont nombreux. Comment, après tant de faiblesses, de lâchetés, de telles âmes embrassent-elles le parti héroïque de la sainteté? c'est le secret de Dieu, qui aime « les hommes de désir ».

A cette époque, est-il besoin de le dire? il était horriblement malheureux : « J'étais torturé entre l'étreinte de « Satan et l'attraction de Dieu », dit-il. C'est dans ces dispositions que le jour de la Toussaint, errant sans but, il entre à l'église pendant qu'on y prêche et, peu à peu remué, tombe une fois encore à genoux en pleurant les larmes de la honte et du repentir qui lavent le péché; quelques instants après il allait trouver le prédicateur à la sacristie et se jetait à ses pieds. Le prêtre le consolait, l'exhortait et pacifiait par les paroles éternelles cette âme en déroute. Le lendemain Clément Roux revenait le trouver : c'était le confesseur de sa mère.

Alors Dieu triompha pour toujours.

Il faut lire les pages brûlantes et débordantes que Roux écrivait à ce moment. Dans sa ferveur il décide de passer ses vacances à Rome, de se baigner dans l'atmosphère pontificale de la Ville éternelle; et il s'embarque. Mais dès

le soir de son arrivée un piège démoniaque lui est tendu, poursuite étrange de l'ennemi ; Clément Roux croit entrer dans une hôtellerie, il se trouve en face d'une femme fardée dont c'est le métier d'attendre le passant, mais cette fois il n'a pas une hésitation, il recule avec dégoût et se sauve. Et ce sont des jours de joie spirituelle ininterrompue ; cette joie coule à flots dans son *Journal* qu'on voudrait tout entier connaître.

Puis il revient à Grasse, et quatre années s'écoulent dans la ferveur et la fidélité. Ses cahiers sont pleins d'effusions ardentes et magnifiques. Quelle moisson il y aurait à faire là ! Mais tout cela est inconnu...

Une telle âme ne pouvait pas ne pas aspirer à la vie parfaite. La pensée du sacerdoce était entrée en elle et y prenait corps de jour en jour. Cependant il s'abandonne, il attend. Dieu voulait autre chose.

Un soir d'avril, ayant lu un mystérieux avertissement dans le livre de Job, cet homme de 35 ans sentit tout à coup les premières attaques de la paralysie. Il se rendait au mois de Marie ; subitement il sent les muscles de ses jambes se nouer. C'était fini, Clément Roux était infirme jusqu'à la fin de sa vie. Bientôt le mal gagnant avec rapidité, il pourra à peine marcher, il ira, courbé comme un vieillard, ne pouvant plus relever la tête et appuyé sur deux bâtons.

Les premiers temps furent atroces. C'est un déchirement de lire ses écrits du moment, sanglots de douleur, non de révolte, avant le grand apaisement du sacrifice consenti ; mais on lui porte la communion, et tout se pacifie : « Changement indicible, note-t-il, œuvre admirable de la « droite du Très-Haut ! »

Toutes les pages de cette époque sont admirables. Le saint commence, et il faudrait tout citer ; car c'est maintenant la vie intérieure, et elle ne fera que croître, splen-

didement. Que ne pouvons-nous donner ici ce beau chant de joie dont le refrain est toujours : « Je suis captif avec « Jésus » ! Tout son être exulte de joie dans la souffrance : « Bonheur, bonheur, bonheur, que je sois immolé avec « Jésus », crie-t-il.

Cependant il a repris ses classes. Il est réapparu devant ses élèves, dans sa posture humiliée et douloureuse. Quel silence à son entrée! Maintenant il a un règlement de vie. Chaque matin il se traîne à la messe et il entre déjà dans cette vocation d'adorateur qui sera bientôt toute sa vie. La chapelle de la Visitation est le lieu béni de son repos; il connaît les Sœurs, il les aime, il leur écrit. Mais voici l'épreuve des saints, les tourments intérieurs, la nuit obscure, et, comme les autres éprouvés, il trouve cette souffrance au-dessus de toutes celles qu'il a connues; au fort de la nuit pourtant une voix sort du tabernacle : « Je t'ai cons- « titué homme de douleur et de prière afin que ta charité « s'exerce dans l'éloignement des créatures en souffrant et « en priant pour tes frères. » A cette pensée, « son âme se dilate dans une sainte allégresse », dit le P. Lambert, dont nous suivons le beau travail. Mais l'épreuve va fondre de nouveau sur lui : la tentation la plus humiliante s'est installée tout près de lui, chez lui, et il doit vivre avec la personne qui la cause. Souffrance tragique et longue qui doit durer plus d'un an ; car on lui a conseillé de ne pas fuir, puisqu'il est assez fort pour lutter. Enfin, la paix revient, mais quel cri de souffrance et d'amour pendant ce temps! Que nous voudrions transcrire cette lettre admirable où il s'écrie : « Souffrir est tellement mon partage, « souffrir est tellement ma vie, que, quand je ne souffre « pas, vraiment je ne vis pas. » Et comment ne pas citer ce beau cri, éclatant dans sa forme involontairement classique : « Ah! je vis maintenant, car je souffre et j'adore. » Il est maintenant installé avec sa mère, qui est très vieille

et presque aveugle. Aussi quel ménage! Quelles mortifications lui fait faire la pauvre femme parfois! Mais il accepte tout en souriant. Son amour de l'Eucharistie commence à être prépondérant et à l'absorber tout entier. Chaque jour la sœur tourière de la Visitation l'enferme de midi à une heure dans la chapelle, où il adore pendant que la ville mange et boit, et les Sœurs parfois cachées derrière la grille viennent secrètement s'édifier à regarder ce visage, cette belle tête qu'il ne peut plus redresser et que Dieu lui-même a courbée dans l'attitude de l'adoration.

Cette adoration de l'Eucharistie, il la prêche, il y encourage les âmes capables d'amour. Et quels colloques avec l'hôte du Tabernacle! Il y a des pages qu'il faut lire à genoux. Il ne vit plus qu'au pied de l'autel : « Je ne puis « absolument plus vivre ailleurs... je sens en moi une « puissance irrésistible qui me pousse vers l'Eucharistie et « m'enchaîne au pied des saints autels... O Eucharistie! « qui ne te sait pas, ne sait rien! » Cet amour est tel que Clément Roux va y consacrer tout ce qui lui reste de vie, et, pour être plus libre de s'enchaîner, il donne sa démission. Ah! il pouvait dire en toute vérité : « *Unam petii* : « *Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, c'est d'habi-* « *ter dans sa maison tous les jours de ma vie* ».

Désormais il n'est plus qu'une adoration constante, perpétuelle. Les rares Grassois qui se souviennent encore de lui ne l'évoquent jamais qu'assis et courbé sur sa petite chaise, les mains jointes devant l'autel. Mais comment donner une idée de cette vie brûlante et torturée? Qu'on lise le livre du R. P. Lambert, on sera péniblement surpris qu'une âme d'un tel rayonnement ait laissé à peine un nom qui s'efface et une tombe qui s'écroule.

Grasse, octobre 1923.

G. Basset d'Auriac.

TEXTES ANCIENS

Voici quelques pages d'un Frère Prêcheur du XIV[e] siècle, Venturin de Bergame, communément appelé le Bienheureux Venturin. Né en 1304, il entra dans l'Ordre de saint Dominique à l'âge de 15 ans et y mena une vie très sainte. Ce fut un des plus grands prédicateurs du XIV[e] siècle, d'une puissance apostolique incalculable. Prédicateur de la paix, il souleva dans l'Italie entière un enthousiasme extraordinaire, multiplié encore par de nombreux et éclatants miracles, précurseur en cela de sainte Catherine de Sienne, comme il le fut, à un autre point de vue, de saint Vincent Ferrier. Il mourut en 1346. *La Vie Spirituelle* en entretiendra plus longuement ses lecteurs.

Deux questions sur l'humilité

I

Pourquoi est-il si difficile d'atteindre à l'humilité, puisque son acte ne cause pas de souffrance sensible, et que toute notre condition proclame le peu que nous valons et le quasi rien que nous sommes?

Ceci provient en général de trois causes :

1° De la difficulté propre à l'humilité, parce que plus une vertu est ardue et parfaite, plus elle est entre toutes inaccessible à nos forces, et plus il faut d'efforts pour s'y élever.

2° De l'élan puissant de son contraire et de l'attachement passionné que nous y avons : car l'amour-propre a des racines profondes dans la nature raisonnante, qui n'est pas pleine mais vide de Dieu, et par suite gonflée et remplie

d'une vaine estime d'elle-même. La grandeur de l'égalité du commandement et finalement de la supériorité, l'avantage de n'être soumis à personne ni gêné par l'autorité de personne, mais de suivre en tout sa volonté propre, se montrent à nous avec le caractère d'une prérogative divine, d'un pouvoir divin et comme la gloire même de Dieu, et alors, lorsque nous sommes imprégnés jusqu'à la moelle de la passion de l'orgueil, il est très difficile d'extirper les racines qu'elle a poussées en nous.

3° De ce que le mépris de soi suppose nécessairement une image de mort et d'anéantissement, ce qui ne peut que le rendre profond : or l'homme redoute avec horreur, comme son propre anéantissement, de ne pas se sentir, lui homme, exister et vivre dans l'esprit des autres, estimé par eux, et grandement. Il veut se sentir vivre pour lui autant que le permettent les circonstances, et être honoré et traité comme quelqu'un de considérable et de haute valeur. Mais s'il arrive que cette estime ou cette renommée s'évanouisse ou soit amoindrie, en autant d'esprits elle vivait, en autant l'homme se sent mourir et tomber dans le néant. Au dédain où il tombe s'ajoute l'unanimité dans l'indifférence, le mépris et même la répulsion (1) ; et cela, c'est en quelque sorte pire que le néant.

(1) Quel éloquent tableau ! Soif d'égalité, d'autorité, de supériorité, puis d'estime et d'honneur. Si cela manque, on est mort, on n'existe plus, on retombe dans le néant, on n'est plus de *ce qui compte* aux yeux des hommes ; quant à Dieu, on ne s'en soucie pas. Dès lors que devenir ? — Quelle vérité dans cette gradation : l'indifférence du monde, son mépris, sa répulsion ; car si vous devenez indifférent à vos amis d'hier, demain ils vous repousseront de leur société parce que vous n'êtes plus riche, ou puissant, ou influent, ou célèbre. Oui, mais Dieu, votre tendre Père, Jésus, le roi des humbles, se pencheront sur votre abaissement et votre abjection et vous feront monter jusqu'à eux, si vous acceptez de bon cœur et même avec joie d'être mort au monde et de ne vivre plus que pour le Christ. — Et encore quelle vérité dans ce mot si actuel : *vivre pour lui* ! C'est ce qu'on appelle aujourd'hui d'un nom qui a eu une triste fortune : *vivre sa vie*.

Voilà pourquoi la difficulté est si grande de supporter et d'aimer le dédain complet ou la perte de sa renommée ou même une forte humiliation ; c'est une espèce de mort totale, c'est un holocauste devant Dieu.

II

Comment un homme peut-il se croire sincèrement inférieur à tous les autres et plus vil?

Il y a pour cela cinq moyens :

1° Comparez ce que vous avez en propre avec vos autres biens, en tant qu'ils sont en vous l'image de Dieu : ce n'est pas à vous qu'il appartient d'être sorti du néant ni, dans la mesure où cela est possible, de retourner au néant. Mais ce qui vous est propre ce sont vos péchés et tous vos défauts. Tous vos autres dons, dis-je, sont l'œuvre de Dieu, et même les principaux n'ont pas un caractère nécessaire de vie et de bien (1). Si donc vous comparez ainsi ce qui est de vous et ce qui est de Dieu, vous vous trouverez inférieur, à l'infini, aux dons divins. Ce moyen est enseigné par saint Anselme.

2° Le second est indiqué par saint Augustin à propos de cette parole de saint Paul aux Philippiens (II, 3) : *Dans votre humilité estimez-vous supérieurs mutuellement* (2). Voici ce qu'il dit : « Ceci ne doit pas être une croyance extérieure et apparente, mais nous devons juger qu'il peut y avoir

(1) Dieu seul a ce caractère, parce que Dieu seul ne peut pas ne pas être.

(2) Voici le passage de saint Paul : « Comblez ma joie en ayant une même pensée, un même amour, une même âme, un même sentiment. Ne faites rien par esprit de rivalité ou de vaine gloire ; mais que chacun, en toute humilité, regarde les autres comme au-dessus de soi, chacun ayant égard, non à ses propres intérêts, mais à ceux des autres. »

en autrui quelque chose de caché par quoi il nous est supérieur, même si le bien qui est en nous et qui nous fait croire que nous sommes au-dessus des autres, n'est lui-même pas caché. »

Et voici ce que dit saint Ambroise au troisième livre sur la virginité : « Certains ont à l'extérieur de grandes qualités, mais à l'intérieur de moindres, tandis que d'autres en ont peu au dehors, mais au dedans beaucoup de cachées qui valent mieux que les premières : ainsi quelqu'un de marié peut avoir le mérite du martyre et assez de vertu pour le souffrir, alors que quelqu'un de vierge ne l'aurait pas, ou pas aussi grande. »

Enfin saint Grégoire, sur ce mot de Job : *Et même si j'ai la vertu de simplicité, mon âme ne le saura pas*, dit ceci : « Un homme doit toujours estimer ses dons et ses qualités moins que ceux d'autrui. »

3° Le troisième moyen est d'avoir le sentiment très vif et comme la saveur de ses défauts; par exemple celui qui a mal aux dents croit souffrir plus que personne, non pas que la raison lui montre sa souffrance plus grande que toute autre, mais parce qu'il la sent plus à fond et plus vivement qu'il ne sent celle d'autrui : ainsi doit-il en être dans le cas présent. Et c'est dans ce sens que saint Paul, vase d'élection et Docteur des Gentils, déclare qu'il est le premier et le plus grand des pécheurs.

4° Le quatrième moyen consiste à comparer ce que nous rendons à Dieu en retour des grâces qu'il nous a faites avec ce qu'un autre lui rend pour celles qu'il a reçues ou encore avec ce qu'il lui rendrait s'il était comblé comme nous de tant et si grandes grâces. C'est ainsi que saint François se déclarait et se croyait le plus grand pécheur qui fût, estimant qu'il n'était pas un ribaud qui n'eût été plus reconnaissant à Dieu que lui, s'il avait été gratifié

des immenses bienfaits que lui-même avait reçus (1).

5° Enfin il faut considérer les jugements de Dieu et notre inconstance. Saint Grégoire (*Morales*, 2) sur ce passage de Job : *Dieu en brisera un très grand nombre et en fera tenir d'autres*, dit ceci : « Il arrive souvent que ceux qui ici-bas paraissent à terre, aux yeux de Dieu sont debout. » Puis il cite l'exemple de Judas tombant du rang d'apôtre et du larron suspendu à la croix, et il ajoute ce mot de l'Apocalypse : *Tenez bien ce que vous avez pour qu'un autre ne reçoive pas votre couronne*, et celui de l'Apôtre : *Que celui qui se croit solide prenne garde de tomber!* C'est encore le même sujet qu'il touche dans cette phrase : « Peut-être ceux que nous dédaignons sont-ils capables de commencer tardivement et de nous dépasser par la ferveur de leur zèle. »

Traduction du R. P. A. DE BOISSIEU, O. P.

(1) Voici le passage des *Fioretti* tel que le reproduit saint François de Sales dans le *Traité de l'amour de Dieu*, t. I, liv. II, ch. XI : « Le dévot Frère Rufin, sur quelque vision qu'il avait eue de la gloire à laquelle le grand saint François parviendrait par son humilité, lui fit cette demande : Mon cher Père, je vous supplie de me dire en vérité quelle opinion vous avez de vous-même. Et le saint lui dit : Certes, je me tiens pour le plus grand pécheur du monde et qui sert le moins Notre-Seigneur. — Mais, réplique frère Rufin, comment pouvez-vous dire cela en vérité et conscience puisque plusieurs autres, comme l'on voit manifestement, commettent de grands péchés desquels, grâce à Dieu, vous êtes exempt. — A quoi saint François répondant : Si Dieu eût favorisé, dit-il, ces autres avec autant de miséricorde comme il m'a favorisé, je suis certain que, pour autant qu'ils soient méchants maintenant, ils eussent été beaucoup plus reconnaissants des dons de Dieu que je ne suis et le serviraient beaucoup mieux que je ne le fais ; et si mon Dieu m'abandonnait, je commettrais plus de méchancetés qu'aucun autre. »

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Chronique de théologie mystique

Ouvrages récents sur l'oraison contemplative

1. R. Gerest, *Memento de la vie spirituelle.* — 2. Dom S. Louismet *Miracle et mystique. La contemplation chrétienne.* — 3. P. Théodore de Saint-Joseph, *Essai sur l'oraison selon l'école carmélitaine.* — 4. RR. Pères J. Arintero, d'Alès, de Guibert, *Articles.*

I. *Memento de la Vie Spirituelle*, par le P. R. Gerest, O. P. (Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris.)

Ce petit ouvrage contient l'exposé des idées générales d'après lesquelles le P. Gerest vient de remanier le Traité de la vie intérieure du P. Meynard, dont une nouvelle édition paraîtra prochainement. Après avoir rappelé les maximes fondamentales de la vie spirituelle, le P. Gerest s'attache à bien distinguer des phénomènes mystiques extraordinaires, ce qui fait le fond de l'état mystique : les purifications passives des sens, puis celles de l'esprit, la contemplation infuse et l'amour de Dieu qui en résulte. Une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage se trouve dans les caractéristiques qu'il donne des trois voies purgative, illuminative et unitive, relativement surtout aux dons du Saint-Esprit. Voici à ce sujet ses propres paroles (1) :

« *Les débutants.* — Vertus initiales et ordinaires... Mortification... L'âme a conscience de son activité : Dons du Saint-Esprit plutôt latents. — Peu d'aptitude à profiter des illuminations spéciales du Saint-Esprit, d'ailleurs assez rares. — Faible docilité aux inspirations du Saint-Esprit, du reste peu nombreuses... (1res et 2es demeures de sainte Thérèse).

(1) Cf. schéma qui est au début de l'ouvrage.

« *Les progressants.* — Vertus solides et éprouvées... Purifications passives des sens... L'âme se sent plus soutenue par l'influence du Saint-Esprit. Passivité partielle. — Les dons du Saint-Esprit, particulièrement les dons inférieurs se manifestent plus sensiblement. — Aptitude plus grande à profiter des illuminations intérieures. — Docilité plus prompte et plus constante pour suivre les inspirations spéciales et les motions du Saint-Esprit. — Seuil de la vie mystique (3es Demeures de sainte Thérèse).

« *Les parfaits.* — Vertus éminentes et parfois héroïques..... Purifications passives de l'esprit. L'âme est comme dominée par le Saint-Esprit. — Grande passivité qui n'exclut pas une certaine activité de l'âme dans la pratique des vertus, l'usage des dons, la docilité aux motions spéciales du Saint-Esprit. Les dons supérieurs se manifestent plus notablement. Les illuminations et les inspirations du Saint-Esprit tendent à devenir presque habituelles... (4es, 5es, 6es et 7es Demeures de sainte Thérèse).

Tel est, selon l'auteur, le fond essentiel des demeures où sainte Thérèse décrit l'ascension de l'âme vers le sommet de la perfection, qui est l'union transformante, prélude normal de l'union du ciel, dans une âme tout à fait purifiée. Ce fond essentiel est distinct des phénomènes extraordinaires qu'il étudie à part (p. 381-388) : visions, révélations, extase, stigmates, lévitation, effluves lumineux et odoriférants, abstinence surnaturelle, miracles d'ordre physique.

Pour bien établir ce qu'est l'état mystique, l'auteur, p. 388, montre qu'il ne faut pas chercher sa caractéristique dans les faveurs exceptionnelles des grâces « gratis datae », qui sont accordées surtout en vue de l'utilité du prochain ; l'état mystique en effet est essentiellement celui de l'union d'une âme à Dieu par amour, et il relève donc de la grâce sanctifiante ou « grâce des vertus et des dons », donnée d'abord pour notre sanctification personnelle.

De plus, « la note caractéristique doit se trouver dans *tout* état mystique et *seulement* dans les états mystiques, *convenire debet omni et soli* » (p. 389).

Ce ne peut pas être *le sentiment de la présence de Dieu*, car sainte Thérèse (*Vie*, ch. 20) assure que, même en pleine communication avec Dieu, l'âme parfois n'éprouve pas moins l'impression d'en être *très éloignée* et *comme absente* ; et saint Jean

de la Croix dit dans la *Nuit obscure*, l. I, ch. 10, que, dans la nuit passive des sens, qui est un état mystique, l'âme se sent *rejetée de Dieu* (cf. p. 391).

La caractéristique de l'état mystique n'est pas non plus une *intuition pure, et expérimentale de l'Être divin*, l'atteignant comme la sensation atteint un objet concret réellement présent. « Cette théorie paraît insoutenable. Elle ne semble pas conforme à l'enseignement commun des théologiens et des mystiques... Aucune vision inférieure à la vision de gloire ne peut faire connaître Dieu tel qu'il est en lui-même. Saint Thomas est formel sur ce point » (p. 392).

Avec le P. Arintero, l'auteur voit la caractéristique de l'état mystique dans « *la prédominance des dons du Saint-Esprit* (avec ses conséquences, les fruits déjà mûrs et savoureux, les béatitudes) par rapport à la foi vive ordinaire avec ses œuvres correspondantes d'espérance et de charité... Ainsi, l'âme, qui ne fait qu'entrer dans les sentiers les plus ordinaires de la vie spirituelle, émet, parfois, de véritables *actes mystiques*, comme un mystique... Puis, quand l'âme agit ainsi d'une façon habituelle, ce qui suppose le complet anéantissement d'elle-même, pour laisser libre-carrière au Saint-Esprit, qu'elle est devenue entre ses mains comme un instrument docile et parfaitement accordé, elle donne les sons les plus harmonieux, et elle se trouve alors en plein *état mystique*, bien qu'elle descende parfois, encore, à certains intervalles, au niveau de l'ascète ». (Arintero, *Cuestiones misticas*, cap. 6, p. 522-523, 2e éd.)

Le caractère vraiment mystique, sous forme d'acte ou d'habitude, n'est autre, par suite, que le *mode suprahumain* des dons du Saint-Esprit, devenu *manifeste*, sinon pour l'âme elle-même, du moins pour un directeur éclairé. Cf. saint Jean de la Croix, *Nuit obscure*, l. I, ch. 4; sainte Thérèse, *Vie*, ch. 23. Il s'ensuit que la vie mystique, en ce qu'elle a d'essentiel, est dans la voie normale de la sainteté.

Le P. Gerest, p. 403, appuie cette conclusion sur plusieurs textes très caractéristiques de saint Jean de la Croix, tirés surtout de *Vive Flamme*, 2e str., vers 5e : « C'est ici le lieu d'indiquer pourquoi si peu parviennent à cet état élevé. Sachons-le bien, la cause n'est pas que Dieu réserve seulement à quelques âmes pareille grandeur, il voudrait au contraire que toutes l'obtiennent... mais éprouve-t-il un peu certaines âmes; elles fuient la souffrance et se refusent à porter tant soit peu sécheresse et

mortification... Aussi Dieu s'arrête et ne purifie pas ces âmes qui auraient à présent besoin de plus de force et de constance encore. »

C'est en effet ce passage de *Vive Flamme* qui explique celui de la *Nuit obscure*, l. I, ch. 9, où il est dit : « Tous ceux qui s'adonnent expressément à la vie spirituelle ne sont pas conduits par Dieu jusqu'à la contemplation, pas même la moitié d'entre eux n'y arrive : *le pourquoi, Dieu le sait.* » Nous avons montré ailleurs (1) qu'il ne faut pas traduire, comme on l'a fait souvent : « Le pourquoi, Dieu *seul* le sait », comme s'il s'agissait uniquement de son bon plaisir, et nullement de notre manque de générosité. L'espagnol dit : *el por qué, él se lo sabe* : « La cause, Dieu la sait », comme avait bien traduit en 1652 le P. Cyprien de la Nativité. Et cette cause est celle expliquée dans le passage de *Vive Flamme* que nous venons de rapporter : plus de la moitié fuient la souffrance purificatrice.

La contemplation infuse n'est donc pas une faveur extraordinaire inaccessible ; c'est par l'humilité et l'amour de Dieu et du prochain, qu'on se prépare à la recevoir, pour arriver à la pleine perfection de ces mêmes vertus.

Il faut savoir gré au P. Gerest d'avoir exposé cette haute doctrine de façon à la rendre intelligible à toutes les âmes intérieures. Il a particulièrement bien mis en relief (p. 218 et ss.) un point fondamental sur lequel on ne donne assez souvent que des explications confuses et inexactes : la différence des *grâces actuelles coopérantes* nécessaires à l'exercice des vertus infuses, et des *grâces opérantes*, auxquelles il rattache à bon droit l'inspiration spéciale du Saint-Esprit. Il a bien vu, ce qui a échappé à plusieurs, que cette grâce opérante, ici, n'est pas seulement excitante, mais qu'elle produit en nous un *acte libre et méritoire*, qui n'est pourtant pas *proprement délibéré*, puisqu'il n'est pas le fruit de notre délibération à mode humain. Il est, au-dessus de la délibération humaine, le fruit d'une inspiration spéciale que nous recevons docilement, et cette docilité suffit au mérite (2).

Ce serait diminuer beaucoup l'inspiration spéciale du Saint-

(1) *Perfection chrétienne et contemplation*, t. II, p. [97] : Un texte controversé de saint Jean de la Croix : une atténuation de sa doctrine.

(2) Nous avons longuement établi cette doctrine d'après saint Thomas lui-même, *Perfection chrétienne et contemplation*, t. I, p. 355-368 : l'inspiration spéciale du Saint-Esprit et la grâce actuelle commune.

Esprit que de la réduire à une simple *grâce excitante*, principe d'un acte à la fois indélibéré et *non méritoire*, ou de la réduire à une grâce actuelle *médicinale* (1). La grâce actuelle médicinale, *sanans*, comme telle, guérit sans élever; or l'inspiration spéciale du Saint-Esprit est de l'ordre de la grâce *élevante*, elle l'est même à un *double titre*, car elle est surnaturelle non seulement par son essence même, mais par le mode surhumain, conséquence de la direction toute divine du Saint-Esprit. Il ne faut jamais perdre de vue ici la distinction du motif formel des dons (*regulatio divina*), et du motif formel des vertus morales infuses (*regulatio rationis fide illustratae*). La confusion des objets formels est le principe de toutes les autres confusions. Par là se trouve établi que ce n'est pas seulement la vie mystique *au sens large* qui est dans la voie normale de la sainteté, mais que c'est aussi la vie mystique *proprement dite*, en ce qu'elle a d'essentiel, comme plein épanouissement des dons qui croissent avec la charité (2).

(1) Dans la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, oct. 1923, p. 326 ss., le R. P. de Guibert rapproche, au point de les identifier, les inspirations spéciales du Saint-Esprit et « les grâces médicinales ou fortifiantes » que reçoit le juste. Nous ne voyons plus alors la différence du motif formel des dons et du motif formel des vertus. Une grâce actuelle médicinale et fortifiante peut porter à un acte plus intense de la vertu de force, sans qu'il y ait pour cela exercice du don de force, dont le motif formel objectif ou régulateur est différent. — Il faudrait aussi distinguer, comme nous venons de le dire, parmi les actes *méritoires*, ceux qui sont le fruit d'une délibération humaine, et ceux qui se produisent librement, sans cette délibération, mais au-dessus d'elle, par simple *docilité* au Saint-Esprit. Nous n'avons jamais admis, comme on paraît le croire (*art. cit.*, p. 333) qu'un même acte ne peut dépendre à la fois d'une vertu et d'un don correspondant. Nous avons, au contraire, dit plusieurs fois et récemment montré (*Perfection chrétienne et contemplation*, t. I, p. 410 ss.) que la contemplation infuse procède quant à sa substance de la foi et quant à son mode du don de sagesse ou d'intelligence. — Enfin, quoi qu'en dise l'auteur du même article, p. 322, nous ne saurions admettre que « l'expression *modus humanus, supra humanus*, est totalement absente dans la *Somme* ». Il est dit I^{a} II^{ae}, q. 68, a. 2, ad 1 : « Dona *excedunt* communem perfectionem virtutum... *quantum ad modum operandi* secundum quod homo movetur ab altiori principio. » S. Thomas parle de même dans la II^{a} II^{ae} en comparant le don de conseil à la prudence, et le don de force à la vertu de force.

(2) Le P. de Guibert, *art. cit.*, p. 342, ne veut pas voir là une

Cette étude du P. Gerest vient ainsi confirmer l'ouvrage (1) où il montrait comment les mystères du Rosaire sont l'exemplaire éminent de notre vie surnaturelle, comment celui qui les médite et qui les vit, doit être conduit, selon l'appel du Christ, à la véritable vie mystique. Tel est pour l'auteur le sens des textes de saint Jean et de saint Paul sur l'élévation de la perfection chrétienne et de la sagesse à laquelle doivent aspirer toutes les âmes intérieures (Jean, XIV, 24, XV, 3-15; Phil., III, 8-20; Rom., XI, 1-2; Coloss., I, 24; Gal. IV, 19). On est heureux de voir présentée d'une manière si pratique et si vivante, si adaptée aux besoins des âmes qui luttent dans le monde, la grande doctrine qui est pour nous l'expression de la tradition. Il était difficile de mieux exprimer l'appel général à la vie mystique et de montrer pourquoi c'est pourtant une « minorité extrêmement réduite » qui arrive à ce sommet; cela suppose en effet la pratique généreuse de la mortification et une vie de sacrifice, le mystère même de la Croix, *ad lucem per crucem*.

preuve du caractère normal de la vie mystique *proprement dite*, mais seulement de la vie mystique *au sens large*. Il s'ensuivrait que c'est seulement de cette dernière qu'aurait parlé sainte Thérèse dans *le Chemin*, ch. XIX, XX, XXI, là où il est question de l'eau vive de la contemplation, et dans la *IV^e Demeure*, où il est pourtant clair, au contraire, qu'il s'agit d'oraison infuse proprement dite. Il s'ensuivrait aussi que saint Jean de la Croix dans la *Nuit obscure* n'a pas parlé de la contemplation infuse proprement dite, il la nomme pourtant expressément et souvent; bien plus, c'est d'elle seulement qu'il parle (cf. l. I, ch. 9, 14; l. II, ch. 5, 8, 10, 16, 17, 20, 21). Il montre aussi que les nuits passives des sens et de l'esprit, où se trouve cette contemplation, sont nécessaires à la parfaite purification de l'âme ou à la pleine perfection de la vie chrétienne (*Nuit obscure*, l. I, ch. 3; l. II, ch. 1, 2, 18). Nous avons longuement établi cette doctrine d'après ses textes : *Perfection chrétienne et contemplation*, t. I, p. 174-187; t. II, p. 442-450.

Il ne faut pas non plus conclure, comme on le fait *art. cit.*, p. 341, que nous devrions logiquement voir la vie mystique dès les débuts de la vie spirituelle; elle ne commence, avons-nous toujours dit, qu'avec les *3 signes* de la nuit passive des sens, donnés par saint Jean de la Croix, lorsque la prédominance du mode suprahumain des dons devient *fréquente* et *manifeste*, manifeste s'entend, sinon pour l'âme elle-même, du moins pour un directeur éclairé.

(1) *La Vie spirituelle et l'action surnaturelle d'après l'enseignement des mystères du Rosaire*. Téqui, 1922.

*
* *

II. — Dom S. Louismet, O. S. B., complète ses publications précédentes par deux livres récemment parus (1). Dans le premier, *Miracle et mystique*, il veut montrer que le miracle n'est pas un élément essentiel de la Mystique ; « la question, dit-il, n'est pas difficile à résoudre, seulement quelques écrivains semblent avoir pris plaisir à l'obscurcir et à l'embrouiller ». Il montre très bien qu'on peut être mystique sans l'addition du miracle, et il fait consister essentiellement la vie mystique dans « la vie d'union d'amour actif avec Dieu » (p. 40.) On souhaiterait, comme nous l'avons déjà noté, voir l'auteur distinguer davantage la contemplation mystique de la simple ferveur ; pour lui toute âme fervente qui persévère est déjà mystique. Il ne conserve pas assez, croyons-nous, la distinction que sainte Thérèse (IV^e^ demeure, ch. 2) mettait entre les « contentements » (ou consolations acquises par la méditation) et « les goûts » qui dénotent une oraison infuse (2). — Mais Dom Louismet note justement que l'idée moderne de la mystique nous fait perdre de vue la valeur réelle des dons de Dieu communs à tous les chrétiens (p. 44), qu'elle fait désirer à certains chrétiens superficiels les faveurs extraordinaires pour leur éclat extérieur, comme si ce qu'il y avait de plus admirable dans les saints n'était pas leur union à Dieu, mais leurs visions ou leurs miracles. Cette idée moderne de la mystique est donc « une déviation ou une corruption de l'idée traditionnelle » (p. 50, 51). — Le dogme du purgatoire confirme grandement cette conclusion (p. 84) en montrant à quelle perfection l'âme chrétienne doit arriver ici-bas pour entrer au ciel sitôt après la mort. — Un chapitre sur le quiétisme fait voir qu'il faut mettre à sa charge bien des préjugés contre la mystique qui se sont perpétués jusqu'à nos jours (p. 129).

A la lumière de la théologie mystique l'auteur étudie le péché, la conversion, le monde des ténèbres, le signe de la bête, la seconde mort et les noces de l'Agneau. Partout Dom

(1) *Miracle et mystique*, in-12, p. 293, Téqui, 5 fr. *La Contemplation chrétienne*, in-12, p. 414, Téqui, 7 fr. 50.

(2) Cette distinction est mieux faite dans l'ouvrage suivant du même auteur.

Louismet laisse de côté la controverse, et préfère procéder par voie de simple présentation et développement de ce qu'il considère comme la doctrine traditionnelle.

Dans son autre livre *La Contemplation chrétienne*, après avoir parlé de l'adoration corporelle, de l'oraison discursive, il traite de l'oraison affective en des pages très belles, savoureuses, d'une grande simplicité. Puis il décrit assez longuement l'oraison de quiétude, il montre bien qu'elle est infuse, qu'elle est dans la voie normale de la sainteté, fréquente chez les parfaits; mais on est très surpris de lire (p. 379) : « L'oraison de quiétude est la plus parfaite espèce de contemplation dont l'homme puisse être gratifié ici-bas. » Il ne faut certainement pas prendre cette affirmation à la lettre, car ensuite l'auteur parle d'états supérieurs, des purifications passives de l'esprit (p. 385) et de l'union passive (393). L'ouvrage s'achève en montrant que le précepte de l'amour de Dieu n'est parfaitement accompli ici-bas que par ceux, relativement bien peu nombreux, qui sont arrivés à la vie mystique ou unitive (p. 404).

*
* *

III. — L'*Essai sur l'oraison selon l'Ecole carmélitaine* (1) que vient de publier le P. Théodore de Saint-Joseph, carme déchaussé de la Province de Flandre, donne une idée d'ensemble de l'enseignement des saints et des théologiens du Carmel, depuis le XVI[e] siècle. L'auteur s'est généralement abstenu de vues personnelles pour laisser parler les théologiens qui sont, pour lui, les meilleurs commentateurs de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. Il suit surtout le Vén. Jean de Jésus-Marie, le Vén. Thomas de Jésus, Philippe de la Sainte-Trinité, Joseph du Saint-Esprit, espagnol, et son homonyme portugais. Après avoir montré ce qu'est pour eux la méditation affective, il étudie leur doctrine sur la contemplation. Avec eux, il appelle « contemplation acquise » la dernière des oraisons acquises, appelée par sainte Thérèse dans le *Chemin de la Perfection*, ch. 28, *oraison de recueillement (actif)*. C'est celle qu'on nomme aujourd'hui oraison affective simplifiée. Il montre qu'elle est normalement, chez les âmes dociles au Saint-

(1) 1 vol. grand in-8, 151 pp., chez Beyaert, Bruges, 1923.

Esprit, une disposition à recevoir la grâce de la contemplation infuse. Et il ne s'agit pas seulement de la vie mystique au sens large, comme le voudrait le P. de Guibert, mais de la contemplation infuse *proprement dite* : « La vie mystique, dit l'auteur (p. 120), est le couronnement normal de la vie intérieure... Pour toutes les âmes régénérées dans les eaux baptismales, il y a donc une vocation générale à la vie mystique. Souhaiter, avec une humble soumission à la volonté de Dieu, que ce germe se développe parfaitement en nous, par les meilleurs dons du Saint-Esprit, c'est vouloir ce que Dieu que veut. »

Nous sommes très heureux de nous trouver en parfait accord, sur cette doctrine, avec l'auteur qui écrit (p. 94) : « Saint Jean de la Croix a particulièrement insisté sur ce point, que la contemplation surnaturelle, dont il parle dans la *Montée du Carmel* et dans la *Nuit obscure*, est le plein développement de la vie de la foi et des dons du Saint-Esprit, surtout du don de Sagesse... Cela s'entend si l'on se souvient que cette vertu (de foi)... surtout lorsqu'elle s'accompagne des dons d'intelligence et de sagesse à un degré suréminent, est, pour ainsi parler, dit à plusieurs reprises saint Thomas, le commencement de la vie éternelle. »

Le Père Théodore de Saint-Joseph (p. 97) pense aussi, comme nous, que la contemplation infuse commence avec le *recueillement surnaturel* (ou passif) décrit par sainte Thérèse dans le *Château intérieur*, IV^es^ Demeures, ch. III. Le texte de la Sainte est en effet très clair et fait bien voir que nous ne pouvons nous procurer par notre effort, aidé de la grâce commune, cette première oraison surnaturelle qui précède souvent celle de « quiétude ». Elle s'accompagne à ses débuts de ce que saint Jean de la Croix appelle la nuit passive des sens, qui introduit dans « la voie illuminative ou de contemplation infuse », comme il dit *Nuit obscure*, l. I, ch. 14. Ce qu'écrit à ce sujet l'auteur (p. 97) devrait être admis, croyons-nous, de tous ceux qui veulent suivre exactement la doctrine de sainte Thérèse et celle de saint Jean de la Croix.

Nous sommes heureux de lire aussi (p. 100) au sujet de la nuit passive de l'esprit : « elle marque l'entrée dans la voie unitive », c'est-à-dire dans « la voie des Parfaits, où s'accomplit le mariage spirituel », *Cantique spirituel*, Arg^t^ (cité *ibid.* p. 100, note 42).

L'ouvrage entier montre bien que, pour l'ensemble des théo-

logiens du Carmel, la grâce de la contemplation infuse, tout en étant une grâce éminente, n'est pas en dehors de la voie normale de la sainteté, et que toutes les âmes intérieures, surtout celles consacrées à Dieu, doivent y aspirer humblement et ardemment, ainsi qu'à l'union fruitive.

Le même auteur vient d'écrire *Les Ascensions de l'âme dans la B^se Thérèse de l'Enfant-Jésus* (1), où, après avoir considéré ce que fut chez la Bienheureuse l'oraison acquise, il étudie en elle l'oraison infuse, selon la doctrine de saint Jean de la Croix, en distinguant la nuit passive des sens, puis celle de l'esprit, et l'union transformante. Ce que l'auteur dit des purifications passives en la Bienheureuse nous paraît dans l'ensemble très juste; il conviendrait cependant, croyons-nous, d'insister davantage sur le rôle positif que jouent le don de science dans la nuit passive des sens, et le don d'intelligence dans celle de l'esprit.

Quelques-uns ont pensé, en lisant ce petit livre, que l'auteur voyait un état passif dans la Bienheureuse là où il n'y avait encore qu'une oraison acquise. Il pourrait répondre, croyons-nous, qu'il y a eu chez elle des actes assez prolongés de contemplation infuse ou passive, même bien avant la période où il les a notés, même quand toute petite, sans qu'on lui ait jamais appris à faire oraison, sans qu'elle sût méditer, elle s'enfermait dans l'alcôve de son lit pendant des heures pour « penser » ; et aussi à sa première communion, dont elle dit : « Ce ne fut plus une rencontre, ce fut une fusion » ; quand pendant son noviciat elle eut des transports d'amour et qu'elle resta « une semaine entière bien loin de ce monde », tout comme dans sa dernière maladie, quand elle dit à son infirmière qui l'invitait à cesser de prier et à dormir : « Je ne puis pas, je souffre trop, alors je prie. — Et que dites-vous à Jésus? — Je ne lui dis rien, je l'aime. »

Dès l'âge le plus tendre, sans rien d'extraordinaire, elle eut, sans le savoir, assez souvent la contemplation infuse. Pour ne pas s'en rendre compte, il faudrait, contre l'enseignement formel de saint Jean de la Croix, confondre la contemplation infuse avec les faveurs extérieures qui parfois l'accompagnent. Très certainement la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus a dépassé de bonne heure la vie simplement ascétique, elle vivait de la vie mystique proprement dite, et elle est un de

(1) 1 vol. in-12, 104 pp., chez Ch. Beyaert, Bruges, 1923.

meilleurs exemples pour montrer que cette vie mystique n'est pas de soi extraordinaire, mais qu'elle est bien dans la voie normale de la sainteté.

Si le P. Théodore plaçait trop tôt dans la vie mystique de la Bienheureuse certaines grâces, ce serait peut-être celle de l'union transformante. Il en voit un signe dans la blessure d'amour que la Bienheureuse reçut un jour en faisant le Chemin de la Croix. Cependant la longue épreuve, où elle eut une si forte tentation contre la foi, et qui est la nuit passive de l'esprit, ne vient qu'après. C'est un indice, semble-t-il, que la Bienheureuse n'était pas encore dans l'union transformante ou mariage spirituel, car, selon saint Jean de la Croix et sainte Thérèse, ces douloureuses purifications passives de l'esprit avec ce genre de tentations précèdent même les fiançailles spirituelles, et marquent le début de la VI^e^ Demeure. De plus, la transverbération du cœur de sainte Thérèse, dont se rapproche la blessure d'amour de la Bienheureuse, a précédé la grâce du mariage spirituel (1).

*
* *

IV. — Pour compléter cette revue des récentes études relatives aux saints du Carmel, signalons que *La Ciencia Tomista*, juillet 1923, a publié un article important du P. Arintero : *Influenca de Santa Teresa en el progresso de la Teologia mistica*. I y fait voir comment en plusieurs éditions du *Chemin de la perfection* et du *Château*, on a parfois atténué ou modifié les expressions de la Sainte, dans le but de montrer que, pour elle, toutes les âmes intérieures ne sont pas appelées même d'un appel éloigné à la contemplation infuse. Le P. Arintero établit la doctrine contraire dans *La Vida sobrenatural* de 1923 : *Unidad y grados de la vida espiritual según las « Moradas » de santa Teresa*.

Le P. d'Alès notait à ce sujet, dans l'article *Prière* du *Dictionnaire Apologétique*, col. 284 : « Demander aux paroles

(1) Le P. Théodore de Saint-Joseph, dans un petit *Vade-mecum du Prêtre* (Desclée, Bruges), a adapté, sous une forme très simple, l'enseignement des saints du Carmel à ce que doit être la vie surnaturelle de tout prêtre fervent : préparation à la sainte messe, action de grâce, chemin de la croix, dévotion au Saint-Esprit et à la sainte Vierge.

adressées par Notre-Seigneur à la Samaritaine : « *Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere, tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam* » (Joan., IV, 10), la preuve d'un appel, au moins lointain, de tous à la contemplation mystique, c'est assurément doubler les paroles du Seigneur d'un commentaire qui ne s'impose pas. »

Le P. d'Alès, qui ne voudrait probablement pas se séparer de sainte Thérèse, oublie que, après les plus grands mystiques, elle a pris cette parole de Notre-Seigneur en ce sens d'un appel général éloigné, non pas certes aux visions ou révélations, mais à la contemplation infuse des mystères de la foi, symbolisée pour elle par les eaux vives. Or c'est l'autorité de sainte Thérèse et des autres grands mystiques que nous invoquons, en rapportant le sens dans lequel il ont entendu ces paroles de Jésus. Qu'on relise, dans le *Chemin de la Perfection*, le ch. XIX, on y trouvera ceci à propos de la contemplation qui est une fontaine d'eau vive où Dieu désaltère les âmes en cette vie : « Si quelques-uns ont assez de courage pour vaincre les seconds de leurs ennemis, ils perdent cœur devant les troisièmes. Et peut-être n'étaient-ils alors qu'à deux pas à peine de cette source d'eau vive, dont Notre-Seigneur disait à la Samaritaine que celui qui en boirait n'aurait plus jamais soif (Jean, IV, 13)... Je n'appelle pas eau vive cette oraison qui se fait par le discours de l'entendement. »

Et au chapitre XX, elle voit l'appel général et éloigné à la contemplation infuse exprimé dans ces autres paroles de Notre-Seigneur : « *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, et des fleuves d'eau vive couleront de sa poitrine.* » (Jean, VII, 37.) « Notre-Seigneur, remarque la Sainte, n'a point dit : Que les uns viennent par tel chemin et les autres par tel autre. Non, dans sa grande miséricorde, il n'empêche personne de se diriger vers cette fontaine de vie pour s'y désaltérer... Que dis-je! c'est publiquement et à grands cris qu'il nous appelle : *Stabat Jesus et clamabat dicens : Si quis sitit, veniat ad me et bibat* (Joan., VII, 37)... Ainsi, mes sœurs, ne craignez point de mourir de soif dans cette voie... Ne restez pas en chemin, mais combattez en personnes de cœur, prêtes à mourir à la peine. » Elle ajoute, au ch. XXI : « Je le répète, ce qui est d'une importance majeure, c'est d'avoir la résolution ferme, inébranlable, de ne s'arrêter point qu'on ait atteint la source, quoi qu'il arrive ou puisse survenir... quand le monde

enfin devrait s'effondrer. » Sainte Catherine de Sienne entend de même ces paroles de Notre-Seigneur, dans son *Dialogue*, ch. 53, 54.

L'on pourrait montrer que les Pères de l'Église qui ont traité du don de contemplation les ont prises aussi dans ce sens. C'est une des conclusions auxquelles nous sommes arrivé en étudiant l'accord des grands maîtres sur ce point (1). Et, bien sûr, il s'agit dans leurs textes que nous avons abondamment cités, surtout dans ceux de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, de la vie mystique non seulement au sens large, mais *au sens propre* (2). Malgré ce qu'a écrit récemment le P. de Guibert (*art. cit.*, p. 342), ce serait une gageure insoutenable de prétendre que, dans les nombreux passages que nous avons extraits du *Chemin de la Perfection*, ch. 19 à 21, des IV^e^ et V^e^ Demeures, et de la *Nuit obscure*, il est seulement question de la vie mystique *au sens large*, et non pas de la contemplation infuse proprement dite.

Rome.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O.P.

(1) *Perfection chrétienne et contemplation*, t. II : L'Accord des Maîtres p. 662-740.

(2) Cf. *ibid.* et ici *supra*, p. 485, note 2.

Le mouvement de la vie spirituelle

La vie spirituelle à Paris

On se souvient peut-être des notes rapides que nous avons publiées en novembre dernier sur la vie spirituelle à Paris. Un de nos abonnés parisiens a l'amabilité de nous donner sur cet intéressant sujet quelques détails complémentaires qui feront plaisir à nos lecteurs. « En ce moment, nous écrit-il, ce qui frappe le plus les hommes d'œuvres, ce n'est pas la transformation produite depuis cinquante ans et qui est le fruit normal de la liberté d'enseignement, c'est l'intensité du mouvement catholique, qui s'annonçait à la veille de la guerre et qui, depuis, s'accuse de plus en plus, dans les milieux intellectuels considérés jadis comme les plus réfractaires à toute idée religieuse.

« Ayant à ma disposition deux thermomètres qui me semblent les plus aptes à enregistrer le développement de la vie religieuse à Paris (la Société de Saint Vincent de Paul et l'œuvre du Vœu national), je me permets de vous signaler quelles constatations édifiantes et consolantes pour l'avenir ces deux œuvres nous permettent chaque jour depuis deux ou trois ans.

La Société de Saint Vincent de Paul a vu naître à Paris depuis 1920 des conférences à l'École des Ponts et Chaussées, à l'Institut agronomique, à l'École du génie maritime et de l'artillerie navale, à l'École des Travaux publics. Il faut y joindre l'École des Mines, l'École normale supérieure et demain vraisemblablement l'École polytechnique ; en plus les étudiants en médecine (deux conférences), les étudiants en droit, les élèves des Beaux-Arts et les étudiants les plus divers répandus dans une dizaine de jeunes conférences. Ajoutez les conférences des lycées Fontanes, Janson, Lakanal, Pasteur ; et même des collèges de la ville de Paris : Charlemagne, Rollin, dont la réputation était jadis si mauvaise au point de vue religieux ;

et vous aurez une première idée de l'extension actuelle du mouvement religieux dans la jeunesse des écoles (1).

« Je ne parle pas, bien entendu, des anciennes conférences qui sont nées jadis et qui ont grandi, comme dans leur terrain naturel, dans les institutions d'enseignement libre : à l'Institut Catholique, à Stanislas, Bossuet, Fénelon, et dans nos divers cercles catholiques : cela ne représente rien de caractéristique au point de vue qui nous occupe.

« Quel était, il y a seulement douze ou quinze ans, l'esprit régnant à Polytechnique, à Centrale, aux Mines, à l'École de Médecine, dans les lycées de l'État et les collèges municipaux? Au vu et au su de tout le monde, c'était l'esprit antireligieux. Aujourd'hui que voyons-nous? Les journaux nous révèlent que nos grandes écoles convoquent leurs anciens à l'occasion de la communion pascale et s'unissent à eux dans une cérémonie solennelle pour défiler, à 500, 800 ou 1200, à la Table Sainte. Quel changement !

« Il y a plus : jetons un coup d'œil du côté de Montmartre et feuilletons la liste des pèlerinages et des nuits d'adoration nocturne à la basilique. Nous y trouvons, en dehors des manifestations de piété des innombrables œuvres religieuses, cercles, maisons d'éducation, etc., qui viennent entretenir leur foi traditionnelle au contact du Sacré-Cœur, des manifestations d'autant plus édifiantes qu'elles surprennent davantage.

« Si nous voulions énumérer toutes celles qui se produisent dans le cours d'une année sur notre butte sacrée, nous y trouverions les pèlerinages de toutes les professions cataloguées : Syndicats professionnels d'ouvriers, Unions fédérales professionnelles, Union catholique du bâtiment, Employés du commerce et de l'industrie, Postiers, Personnel des banques, Association catholique des chefs de famille, etc., etc. Au milieu de tous ces groupements se détachent plus spécialement : au mois de septembre, des milliers de cheminots veillant une nuit tout entière groupés autour de leurs quatre-vingt-sept bannières et attendant, en prières, la messe de communion

(1) Trois cents lycéens du quartier Saint-Sulpice suivent chaque dimanche, avec beaucoup d'assiduité, les séances du catéchisme de persévérance de la paroisse. A noter que chaque séance dure de 8 h. à 11 h. 1/4. D'autres paroisses ont organisé des catéchismes semblables.

générale, suivie de leur assemblée générale ; le 31 décembre, douze cents hommes célébrant « l'Heure sainte » à minuit et demeurant, pour la plupart, aux pieds du Sacré-Cœur jusqu'au lever du jour de l'année nouvelle (1).

« Mais puisque c'est la jeunesse intellectuelle qui nous intéresse particulièrement, voyons ce qui la concerne plus spécialement. Laissant de côté les pèlerinages simples où nous voyons l'École navale, l'École des Chartes, les candidats à Saint-Cyr, beaucoup de groupements d'anciens combattants, etc., etc., arrivons aux nuits d'adoration : 17 février, six cents agriculteurs ; 3 mai, plus de trois cents polytechniciens ; 7 mai, huit cents membres des œuvres de jeunesse ; 18 mai, plus de cent étudiants en médecine ; 26 mai, deux cents cinquante élèves de l'École centrale ; 27 mai, les Sourds-muets ; le 3 juin, l'Institut agronomique, etc.

« Qu'on se rende compte de ce que représente d'élan religieux pour tous ces jeunes gens qui travaillent intensément, le fait de passer une nuit entière en prière devant le Saint-Sacrement ; qu'on rapproche ces relevés de l'état d'esprit qui régnait il y a seulement vingt ans dans ces milieux intellectuels, et l'on demeurera confondu et ravi de voir le chemin parcouru — et avec quelle rapidité — par l'idée religieuse dans ce milieu social.

« Et que dire de l'ardeur, du zèle de cette jeune milice ? Elle ne recule devant rien : animée d'une vie intérieure intense, elle vit de dévouement et d'abnégation ; elle nous édifie et provoque notre admiration, à nous, les vieux ! Ah oui, il y a un renouveau spirituel magnifique dans la jeune classe dirigeante... à Paris, du moins. » Dieu en soit béni.

***

L'Union catholique des Cheminots

On vient de nommer l'Union du personnel des chemins de fer. Cette association a dernièrement célébré ses noces d'argent.

(1) Cette année, à la veillée solennelle du 31 décembre, on a compté deux mille hommes appartenant à toutes les classes de la société. Tous ont communié à la messe de minuit célébrée par S. Ém. le Nonce apostolique. C'est un admirable spectacle, celui de cette veillée d'action de grâces et de réparation devant le Saint-Sacrement dans notre temple national.

Voici sur ses origines quelques détails que nous recommandons à nos lecteurs. Il y a là un exemple caractéristique de la fécondité puissante de cette idée : l'irrésistible force de l'union sur le terrain de la vie spirituelle et de la corporation. On parle beaucoup d'apostolat moderne. Voici un apostolat qui n'est peut-être pas bien moderne — il est même très ancien par l'idée qui l'inspire — mais quelle fécondité ! Et quelle source de réflexions utiles pour les prêtres zélés et personnes d'œuvres qui cherchent à rechristianiser les foules !

Une nuit de juillet 1898, le supérieur des chapelains de Montmartre, qui était alors le R. P. Lemius, un vicaire de Saint-Mandé, l'abbé Reymann, et un sous-chef de bureau à la Compagnie du P.-L.-M., M. Degrelle, s'entretenaient sur la nécessité de restaurer les forces sociales de la France. Le P. Lemius montrait que c'est autour de l'autel qu'il faut reconstituer les confréries d'autrefois. Tous trois étaient bien d'avis que la vraie restauration de la société se fera par une action intensément religieuse. Et l'idée vint à l'abbé Reymann d'essayer immédiatement la réalisation de la pensée du P. Lemius auprès des cheminots de sa paroisse : il invita cent cinquante employés de la Compagnie à venir passer à Montmartre une nuit d'adoration. Le geste, alors, était hardi. Le succès était loin d'être sûr. Il attendit avec anxiété les réponses : cent onze vinrent, cent onze réponses affirmatives ! Le 23 juillet 1898, cent onze cheminots gravissaient la colline de Montmartre pour passer la nuit en adoration.

Merveilleuse fécondité de l'apostolat quand il est franchement surnaturel ! Avant de descendre de la sainte colline, les cheminots avaient décrété la fondation d'un groupement catholique des employés de chemins de fer et nommé un conseil. Quelques jours après, le règlement était arrêté, la création d'un bulletin décidée. Une deuxième nuit d'adoration, le 8 octobre, amène 316 cheminots. Au commencement de 1899, ils étaient à Paris 632 et des groupes se formaient à Lille et Roubaix. Aujourd'hui l'association compte plus de cent mille membres répartis en 466 groupes.

Qu'on nous permette d'attirer l'attention sur ceci : quel est le secret de l'étonnante vitalité de ce beau groupement ? Sans aucun doute, c'est l'esprit surnaturel qui a présidé à sa fondation, à la rédaction des statuts et qui préside toujours à l'action de ses dirigeants. « Cet esprit surnaturel, écrivait

M. François Veuillot dans la *Revue des Jeunes*, anime intégralement la structure de l'œuvre comme l'eau vivifie tout le corps. » L'association se propose d'abord le bien spirituel de ses membres, tout en leur assurant des avantages économiques et sociaux. On le disait ici même à propos de l'ouvrage de Dom Simon sur l'apostolat moderne du prêtre : les œuvres les plus surnaturelles sont les plus fécondes. Plus un prêtre agit sacerdotalement et propose directement la vie divine aux âmes, plus il exerce d'influence et moins il a besoin de faire appel aux moyens détournés des œuvres dites modernes. C'est une des leçons de la belle histoire des cheminots catholiques.

***

La même leçon se dégage d'une expérience racontée dans le dernier numéro de *Prêtre et Apôtre* (janvier 1924). Le rédacteur qui signe *Pastor* a interviewé un de ses confrères, curé d'une paroisse de campagne comptant environ mille âmes. Cette paroisse était, comme tant d'autres, hélas ! peu chrétienne. Petit à petit le nouveau curé la transforme. Il vient de construire une école libre où tout de suite il a eu la grande majorité des enfants et il a de beaux groupes de jeunes gens et d'hommes.

— Par quels moyens, lui demande Pastor, êtes-vous parvenu à améliorer votre paroisse ?

— J'ai d'abord apporté tous mes soins à bien remplir les fonctions ordinaires de mon ministère, et puis je me suis appliqué à former des élites parmi les hommes, les femmes, les jeunes gens.

Voilà le grand secret du succès : l'action sacerdotale, croire à l'efficacité profonde de la grâce sacerdotale et agir en conséquence. — Il y a pourtant des séances récréatives dans cette paroisse, comme partout ; mais voyez la différence de celles-ci avec tant d'autres auxquelles vous avez pu assister :

Ces séances étaient très populaires, bien que, dès le début, je leur eusse donné un caractère beaucoup plus religieux qu'on ne le fait ordinairement. Ainsi, par exemple, un jour que le directeur des œuvres diocésaines y assistait, il fut tout surpris de nous voir débuter par la prière du soir. Nos pièces aussi étaient *essentiellement religieuses* et elles ont toujours eu beaucoup de succès.

La même pensée inspire la direction des diverses œuvres paroissiales : jeunes filles, mères chrétiennes, jeunes gens, hommes. Ces derniers, qui ont acquis une grande influence, même politique, dans la paroisse, se font remarquer par leur assiduité.

— A quoi attribuez-vous cette assiduité ? demande Pastor. Y a-t-il quelques attractions ?

— Aucune. Tout, au contraire, devrait naturellement les rebuter, car la salle est misérable, froide en hiver, chaude en été, et jamais je ne leur offre à boire. Ils viennent parce que c'est sérieux.

— De quoi leur parlez-vous ?

— De la religion, pas d'autre chose. Mais je tâche d'adapter mon enseignement. Ainsi la dernière fois, je me suis efforcé de leur faire comprendre la confiance que doit leur inspirer l'enseignement de l'Église, en leur disant où elle le puise et de quelle façon elle est inspirée par le Saint-Esprit. Je provoque de leur part des questions, et à tout propos je les exhorte à faire rayonner autour d'eux leurs convictions... Dans la paroisse ce groupe forme comme un noyau solide dont les convictions sont respectées et dont l'exemple est bienfaisant, car ceux qui le composent sont très considérés.

J'ai tâché de discerner dans mes groupes, conclut le zélé pasteur, les âmes les plus capables de s'avancer dans la voie du progrès que j'indiquais à tous et, par le moyen de la direction individuelle, je me suis appliqué à les former à une vraie et solide piété.

Tant il est vrai, encore une fois, que le prêtre, en tant que prêtre, possède un irrésistible moyen d'influence sur les âmes. Plus il se montrera prêtre, plus il fera du bien ; plus ses œuvres seront directement sacerdotales, plus elles seront efficaces.

*
* *

Un cloître dominicain

Il est rare que les dominicaines contemplatives nous permettent de soulever le voile d'humilité qui les cache. Ne pourraient-elles, parfois, imiter leurs sœurs carmélites qui nous font pénétrer plus souvent — avec quel charme d'âme et de style — dans l'intimité de leur vie ? Elles étendraient ainsi le champ de leur apostolat. Les parfums du cloître, en se répandant, purifient l'air du monde. Aussi accueillons-nous avec un vif plaisir le livre de Sœur Marie-Joseph, religieuse domi-

nicaine du monastère de Mauléon : *Un cloître dominicain* (1). Mais comme l'histoire de ce monastère est intimement liée à l'histoire des fondatrices, parler d'elles c'est, en même temps, le faire connaître et le faire aimer. Mère Marie-Agnès et Mère Marie des Anges ne nous ont presque rien laissé d'elles-mêmes — les dominicaines se racontent peu — ; la vie de ces deux Mères est surtout dans leur œuvre. Les sœurs anciennes, il est vrai, ont bien réuni leurs souvenirs, mais celui qui de tous reste le plus éloquent c'est le cloître qui garde leur âme.

Elles étaient sœurs jumelles : toutes deux se ressemblent, mais chacune a sa grâce. Si Mère Marie des Anges, qui fut maîtresse des novices, à Mauléon, nous paraît aussi pure que mortifiée, et nous ravit par sa vie angélique, Mère Marie-Agnès rayonne de la sagesse de Dieu, et gouverne son monastère avec autant de fermeté que de douceur. Fonder un monastère après les ruines accumulées par la Révolution et le désarroi jeté dans les âmes, n'était pas chose facile. Que d'obstacles à surmonter !

C'est d'abord au couvent de Nay qu'elles se forment à la vie religieuse. Nay avait été une des maisons les plus florissantes de la Grande Observance. Après l'orage révolutionnaire, les Sœurs de Nay qui avaient survécu, étaient revenues dans leur couvent qu'elles avaient peu à peu relevé de ses ruines. Mais, trop peu nombreuses, affaiblies ou malades, elles n'avaient pu reprendre la grande règle austère de saint Dominique. Cependant, après 40 ans d'efforts et de patiente énergie, la vie monastique se remettait à fleurir — et le vieux tronc séculaire s'enrichissait de jeunes branches.

Sœur Marie-Agnès et sœur Marie des Anges avaient 16 ans lorsqu'elles sollicitèrent leur entrée à Nay. Pieusement élevées, elles ne vivaient que pour Dieu, dès leur plus tendre enfance. Aussi les voyons-nous donner très vite l'exemple des plus belles vertus.

Ce qui les distingue surtout de leurs compagnes, c'est leur soif d'immolation. Cette soif, elles ne peuvent la satisfaire à Nay comme elles le désirent. Si fervent que soit ce monastère, les grandes observances n'ont pu être reprises, et les deux sœurs se sentent intérieurement pressées de faire revivre la vie dominicaine dans sa pureté primitive.

(1) *Un cloître dominicain.* Histoire de la fondation du monastère de Mauléon et de ses deux fondatrices. En vente au monastère de Mauléon, Basses-Pyrénées.

A la vérité, sous le ferme gouvernement de la pieuse Mère Claverie, on s'achemine vers cette renaissance, mais trop lentement à leur gré. La grâce les pousse, et elles savent que l'amour n'attend pas. Elles communiquent leurs pieux désirs à leurs compagnes, et les excitent à une plus grande ferveur. Dieu, qui les presse d'agir, les éprouve, soit par la maladie, soit par de dures peines intérieures et extérieures. Ainsi, après les avoir appelées, il semble les repousser, en multipliant les obstacles. C'est là une de ces feintes dont il est coutumier, avec les âmes qu'il appelle à une vie très parfaite ou à une grande mission. Elles ne se découragent pas. Il permet que leur Prieure les traite sévèrement ; elles multiplient leurs sacrifices, et s'inclinent sous l'obéissance. Enfin, après dix ans de prières et d'efforts, qui ne sont dans les desseins de la Providence qu'une forte préparation, elles obtiennent que la communauté de Nay fasse généreusement un pas décisif dans la voie des grandes observances. Mais les restrictions que les Mères de Nay croient devoir poser, par prudence, à leur communauté, sont trop pénibles à des âmes aussi ardentes. Nos chères Sœurs brûlent de faire triompher toutes les traditions de leur ordre. Dans ce but, elles obtiennent de Mère Claverie la permission de fonder un monastère où elles pourront réaliser leur pieux dessein. L'héritage de leur père leur en fournit les moyens, et, après mille difficultés, elles reçoivent de Mgr Lacroix, qui les voulait à Bayonne, l'autorisation de s'installer à Mauléon avec quinze de leurs compagnes. La maison est bien située, l'air est pur. Les travaux ne sont pas terminés. En attendant, on s'établit : « En pénétrant dans ce lieu béni « que Marie nous avait préparé, notre premier soin — écrit « Mère Marie-Agnès — fut de nous diriger vers le chœur, et « de nous prosterner de tout notre corps, les bras en croix, « pour nous offrir comme des victimes prêtes à être immolées « par le sacrifice, la prière continuelle, l'observance la plus « stricte, l'humiliation, la pénitence. Ce fut à ce premier « moment que je pris pour mon partage les clous, les épines, « la croix de Jésus. L'avenir se présentait alors, à mon imagi- « nation, d'une manière capable de me décourager. Je ne « voyais devant moi que mon ignorance, ma jeunesse, mon « inexpérience des personnes et des choses. Le souvenir de « tous les reproches que j'avais reçus à Nay, pour avoir mani- « festé le désir d'établir à Mauléon la plus étroite observance,

« mon incapacité, mes défauts, ma faiblesse, mon inexpérience « des personnes et des choses.

« Dans le combat qui se livrait dans tout mon être, je me « tournai vers Dieu avec la simplicité d'un enfant, et je me « jetai dans ses bras, pleine de confiance et avec l'amour le « plus filial. Il me sembla que Dieu me recueillait dans son « sein avec une tendresse et un amour infinis. Je voyais que, « si j'étais faible, il était la force, si j'étais les ténèbres, il était « la lumière, si j'étais un néant de grâce et de vertus, il était « l'Être par excellence, et la source de toute perfection et de « toute sainteté. « Parce que, me disait-il, tu ne veux être « rien, je serai tout en toi. »

Toute l'âme de Marie-Agnès se révèle dans ces paroles, avec sa simplicité, son humilité, sa confiance. Quelques lettres de Mgr Lacroix, et du Père Potton, son directeur, nous donnent l'intime conviction que Dieu se communiquait à elle d'une manière peu ordinaire ; mais elle garda si bien le secret de l'Époux, que sa vie d'âme nous reste cachée, au moins dans ce qu'elle a de plus intime.

L'amour est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de toute vertu. Elle était passionnée d'amour pour Jésus-Hostie, et passait une partie de ses nuits auprès du Saint-Sacrement.

Entourée de ses filles qui rivalisaient de ferveur, on eût dit « un séraphin au milieu d'une troupe d'anges ». Dès le début, elle avait mis son monastère sous la protection de la Sainte Vierge, et, fidèle à la recommandation du Coutumier, elle faisait réciter le Rosaire. En vraie prêcheresse, elle voulait que cette récitation fût tout un enseignement. Le rosaire n'exprime pas seulement la dévotion envers Marie, il déroule de dizaines en dizaines les grands mystères de notre foi. Sa sœur, Mère Marie des Anges, écrivait : « J'aime mon Rosaire ainsi que « Notre-Dame du Rosaire, à la folie. C'est mon cœur, mon « âme, ma vie, mon trésor, mon tout. Marie est notre Prieure, « notre Maîtresse des Novices, qui nous enseigne à aimer Jésus, « le faire vivre en nous par la pratique de toutes les vertus. » Cette Mère Marie des Anges, si ardente dans sa piété envers Marie, ne le cédait non plus à personne, pas même à sa sœur, pour la pénitence. La souffrance était son pain quotidien. Maîtresse des novices exemplaire, ses filles pouvaient l'appeler une règle vivante. Mais ce que nous admirons le plus en elle,

ce n'est pas tant sa fidélité jointe à une exquise pureté, ni même sa parfaite obéissance, que sa vie de foi. Dans son âme, désolée par des épreuves intérieures presque continuelles, et rarement consolée, la foi brille d'un éclat pur. Elle l'établit dans cette paix d'amour qui surpasse toute joie comme toute douleur. Que Dieu soulève le voile ou qu'il se cache, c'est toujours lui qui est là.

Mais, comme « dans la prédilection même il est des prédilections », nos préférences vont à Sœur Marie-Agnès.

On lui a reproché d'avoir gardé des religieuses qui n'étaient pas tout à fait à la hauteur de leur austère vocation... Par contre, elle savait si bien les entraîner, elle réparait si généreusement leur faiblesse ! elle était mère dans toute l'acception du terme.

On dit aussi que, dans une circonstance particulière, elle manqua de prudence en ce qui concernait l'administration de son monastère ; mais elle reçut les blâmes de ses supérieurs avec une telle humilité !

Chez elle, tout se tourne en amour : c'est une âme de lumière. Sa piété doctrinale, ses silences profonds, le rayonnement de sa bonté, font d'elle un type exquis de vierge dominicaine. Elle a ce charme captivant, qui attire et qui retient, cette grâce de donner Dieu parce qu'elle le possède, et de le laisser transparaître, parce qu'elle est toute passée en lui.

Comment s'étonner qu'avec de telles âmes le monastère de Notre-Dame du Rosaire soit devenu un petit paradis ? C'est le jardin fermé de l'Époux, où le Bien-Aimé se désaltère aux sources pures qu'elle fait jaillir.

Remercions Sœur Marie-Joseph de nous avoir laissé pénétrer dans ce cloître béni où tout est joie, même l'austérité continuelle, même les dures pénitences, le chant de l'office et les oraisons silencieuses, parce que tout est amour.

M. Rabouan.

***

Formation spirituelle des jeunes gens

Le discours que le recteur magnifique de l'Université de Louvain, Mgr Ladeuze, a prononcé au début de la nouvelle

année scolaire mérite d'être remarqué. Nous avons particulièrement aimé ce qui est dit de l'influence éducative du milieu social où vit l'étudiant. Le Recteur se place « tout d'abord au point de vue religieux. Cette considération, dit-il, doit toujours primer aux yeux d'un croyant qui, sur l'échelle des valeurs, place au premier degré ses intérêts éternels. Un croyant est illogique quand, dans n'importe quelle question, il sacrifie la raison religieuse à une autre ». Il est utile, hélas! de redire ces vérités : n'a-t-on pas vu récemment un prêtre littérateur se vanter d'avoir encouragé Maurice Barrès à publier son malheureux *Jardin sur l'Oronte*?

« Les grands hommes se font les uns les autres », écrit Bossuet dans le *Discours sur l'histoire universelle*. Les hommes vulgaires aussi. On ne saurait exagérer l'importance du milieu où vit l'étudiant; elle peut être, elle est souvent décisive. Les jeunes gens se forment les uns les autres, et il y a du vrai dans l'avertissement que John Graham donnait à son fils en l'envoyant à l'Université de Harvard : « L'Université donne deux éducations : celle que vous recevrez de vos professeurs et celle que vous donneront vos camarades; celle-ci est la plus importante. La première pourra faire de vous un étudiant, la seconde fera de vous un homme. » Il ne peut être indifférent au jeune homme de vivre dans un milieu profondément chrétien ou dans un autre qui serait areligieux. Le premier lui révélera ce qu'est la vie chrétienne véritable, son sérieux, sa force, sa douceur et sa fécondité. Un milieu indifférent au contraire sera extrêmement dangereux pour la ferveur, et c'est tout à fait par exception qu'il en sortira des âmes trempées et généreuses. C'est *malgré* ces milieux, malgré la mentalité, jamais par elle, que nous pouvons espérer une nouvelle élite chrétienne. Des tentateurs pourraient-ils être plus utiles aux jeunes gens que des excitateurs? Aussi est-ce avec une vraie stupeur que nous avons pu voir tel collège catholique confier la chaire de philosophie à un professeur sans aucune religion, voire athée. On a beau nous dire que ce professeur observe la plus stricte neutralité et même une neutralité bienveillante, cela ne suffit pas. Un jeune baptisé a le droit de connaître Dieu et le Christ et d'apprendre toutes choses à la lumière de Dieu. Cela seul le *formera* vraiment. « Durant des années, dit Mgr Ladeuze, ce jeune homme va s'habituer, à son insu, à penser et à juger de tout en dehors des principes chrétiens. Sur ces principes, le mieux

qu'on peut espérer dans ce milieu, c'est le silence. Ce silence lui-même est déformateur ! »

Et l'on s'étonne ensuite que trop de jeunes gens perdent la foi et que tant d'autres ne vivent pas d'une vraie piété ! « Quand j'étais étudiant à Dijon, écrit Lacordaire, on nous élevait dans un collège avec tout le soin et toute la décence possibles, et je dois attester que jamais une parole irréligieuse ne tomba devant nous de la bouche de nos maîtres. Et pourtant nous sortîmes de là sans foi pour la plupart. *C'est que nous recevions alors une éducation toute négative.* » Rien peut-être n'est plus dangereux pour le jeune homme que la conduite, non pas impie mais simplement négligente des conclusions de la foi, soit des parents, soit des maîtres et des camarades, conduite qui donne à tous moments l'impression sourde que cette foi est inutile pour la conduite de l'intelligence et de la vie. C'est la vérité entière qui forme les vrais chrétiens.

Avec la permission des Supérieurs
Imprimatur : † Felix, episc. Forojul.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne)